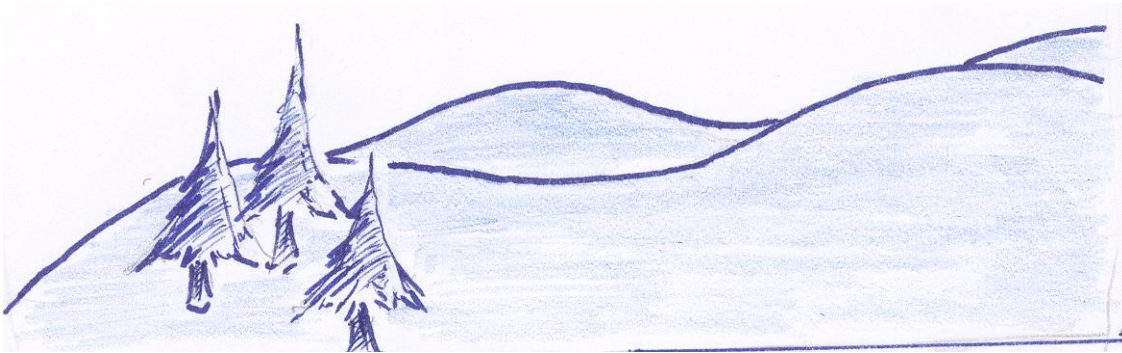


Les mémoires de Grand-Loup.

A cheval sur la ligne bleue des Vosges



Il pleut, il pleut bergère...

Le 30 septembre 1944, nous quittons, à regret, la campagne accueillante et magnifique de Bourbonne les Bains. Je pourrais même dire "campagne idyllique" puisque, aussi bien, nombre de jeunes spahis vont y tisser des liens qui se transformeront en mariages à la fin de la guerre. (Labanhie, etc....) Totalement privés d'informations, nous pensons que nous allons reprendre le sentier de la guerre dans le cadre de notre métier, c'est à dire la poursuite de l'ennemi ... En effet, comment pourrions-nous penser que le verrou allemand de Belfort va résister longtemps aux coups de boutoir de la biffe et des chars du roi Jean (de Lattre de Tassigny)? Nous allons tomber de haut! Qui donc, début octobre 1944, aurait parié sur la capacité des Allemands à se rétablir sur la ligne de la Moselle et du massif vosgien ?

A notre grande surprise, nous ne faisons qu'un saut de puce vers l'Est pour nous installer à Genevreville à proximité de Lure. Il pleut à seau. Il pleut même à Saulx de Vesoul où le régiment est rassemblé au complet, sous un véritable déluge pour une prise d'armes. Fier comme "Bartabac", selon la formule familière de Coluche, j'y reçois ma première croix de guerre. Le sol est tellement détrempé qu'il faudra le secours des engins à treuil, (les wreckers), pour sortir nos automitrailleuses enfoncées jusqu'aux moyeux dans la prairie.

Dés le 3 octobre, nous sommes enfin ravitaillés: pleins d'essence, pleins de munitions, remise en état des véhicules. Tout cela semble annoncer une proche reprise du galop vers la plaine d'Alsace. Allons, tant mieux, nous commençons à nous rouiller!

Léonce, qui phosphore en permanence, vient d'avoir une idée géniale : il récupère des tôles d'acier de 5 mm pour fabriquer des toits destinés aux blindés à tourelle ouverte (automitrailleuses, chars-obusiers M.8). Le lancement de cette opération ne déclenche pas l'enthousiasme des foules, c'est vrai. Mais une fois le travail terminé, les équipages sont contraints d'en reconnaître le bien-fondé. Ils sont enfin à l'abri de la pluie et, mieux encore, des éclats d'obus. L'idée fait son chemin; et bientôt c'est tout le régiment qui utilise le système du lieutenant de Gastines. Ce dernier aurait pu faire breveter son invention. Il aurait fait fortune.

Les mémoires de Grand-Loup.

Pas triomphal mon retour au bercail !

Comme vous le voyez nous nous préparons activement à reprendre le sentier de la guerre. Aussi ma surprise est-elle totale quand, au soir du 4 octobre 1944, Léonce m'apprend qu'une permission m'est accordée pour aller rapidement embrasser ma famille. Belle émotion après presque deux ans d'absence! Pour profiter pleinement de cette journée, je démarre dès 3 ou 4 heures du matin sur ma jeep "Reims". Barberis, mon conducteur, est du voyage. Nous roulons pleins phares et plein pot sur les arrières de la 7^{ème} armée U. S. et de l'armée Patton. Dans cette nuit d'encre, pas un chat sur la grande route de Remiremont - Epinal - Nancy. Le jour se lève au moment où nous traversons Essey-les-Nancy. Là, je suis pratiquement chez moi. Cette route d'Agincourt-Bouxières, je la connais parfaitement. Durant toutes mes années de lycée, je me la tapais en vélo deux fois par semaine. Nous arrivons au carrefour de Leyr sans avoir rencontré âme qui vive. Dans dix minutes, au plus, je serai à la maison.

Nous grimpons la côte qui suit immédiatement ce croisement et qui permet d'atteindre la grande ligne droite menant au carrefour de Jeandelincourt. C'est alors que nous tombons sur un peloton de chars Sherman. Ceux-ci obstruent complètement la route et c'est heureux pour nous, car nous nous serions retrouvés dans les bras des Boches. Deux G.I., en armes, m'invitent, sans ménagement, à descendre "fissa" de ma jeep. Le chef de peloton américain, maussade, se pointe vers nous et un entretien laborieux s'engage dans un anglais de cuisine. Je crois comprendre le sens général de son message que je vous traduis ainsi:

- La 1ère armée française, il ne connaît pas.
- L'ordre de mission de mon colonel, il préfère ne pas me dire ce que je peux en faire.
- Il estime que nous n'avons rien à foutre dans la première ligne américaine.
- Enfin, il considère mon uniforme et mon matériel comme tout à fait suspect.

Les relations entre le lieutenant U.S. et "Grand- Loup", sont mal barrées! Aussi, dois-je laisser ma jeep et mon conducteur sur place et me rendre sous escorte chez son commandant. J'embarque dans sa propre jeep accompagnée de trois G. I. en armes qui me traitent quasiment comme un prisonnier de guerre. C'est un comble! "Polco" (vieux terme de patois lorrain qui signifie "pour le coup"). Polco", me disais-je, voilà un retour au bercail peu triomphal ! J'avais rêvé mieux.

Si la même scène s'était passée au moment de la bataille des Ardennes (les commandos germaniques avaient revêtu les tenues américaines pour tromper nos alliés)...

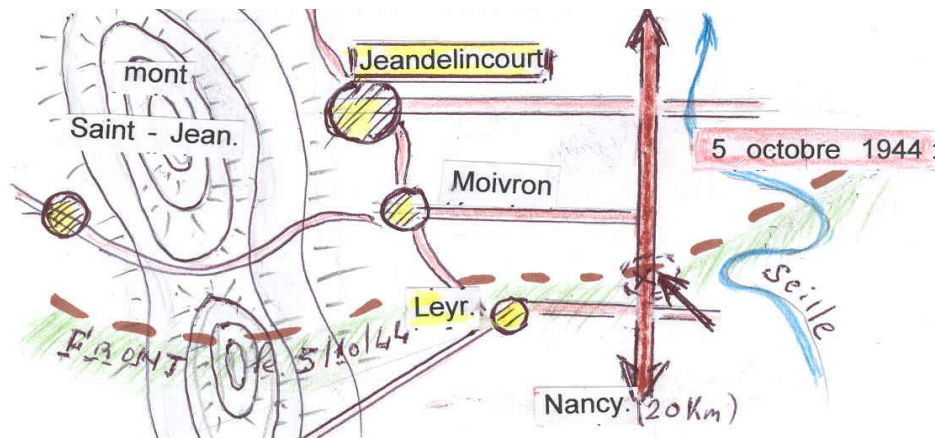
Les fils de Patton étaient capables de me réserver un très mauvais sort. On nous présente à leur patron, un Major U. S. installé au centre du village. Même discussion laborieuse, même attitude circonspecte, voire hostile.

Tout à coup j'aperçois, à trente mètres au-dessus de l'épaule du major U.S., la boulangerie de Leyr. Je me rappelle alors que le boulanger, monsieur Danzon, est un ami de mon père. Je demande qu'on le fasse venir. Il vient. Il est le bienvenu. Que dis-je, il est un sauveur!

Nous tombons dans les bras de l'un de l'autre pour la plus grande surprise du major. Il veut bien s'excuser, mais il m'invite tout de même à ficher le camp et à retourner vers Nancy.

La jeep me ramène au point de départ au sommet de la côte. Discussion beaucoup plus amicale avec le chef de peloton U. S. Il me prête même ses jumelles.

Les mémoires de Grand-Loup.



C'est aussi une minute de vérité pour Grand-Loup; car faire la guerre et subir la guerre sont deux choses bien différentes. Le père Danzon ne m'a pas caché qu'il craint le pire pour les villages de Moivron et Jeandelincourt.

De cet emplacement, on a une vue assez bonne en direction de Moivron et Jeandelincourt, villages dominés par la masse du fameux mont Saint-Jean. Des fumées s'élèvent au-dessus des deux villages et l'on entend le bruit assourdi des explosions. A l'évidence, "ça matraque dur", comme on dit !

C'est un spectacle assez déprimant quand il s'agit de son propre village! Je n'ai donc plus grand-chose à faire sur place et je prends congé du brave lieutenant américain.

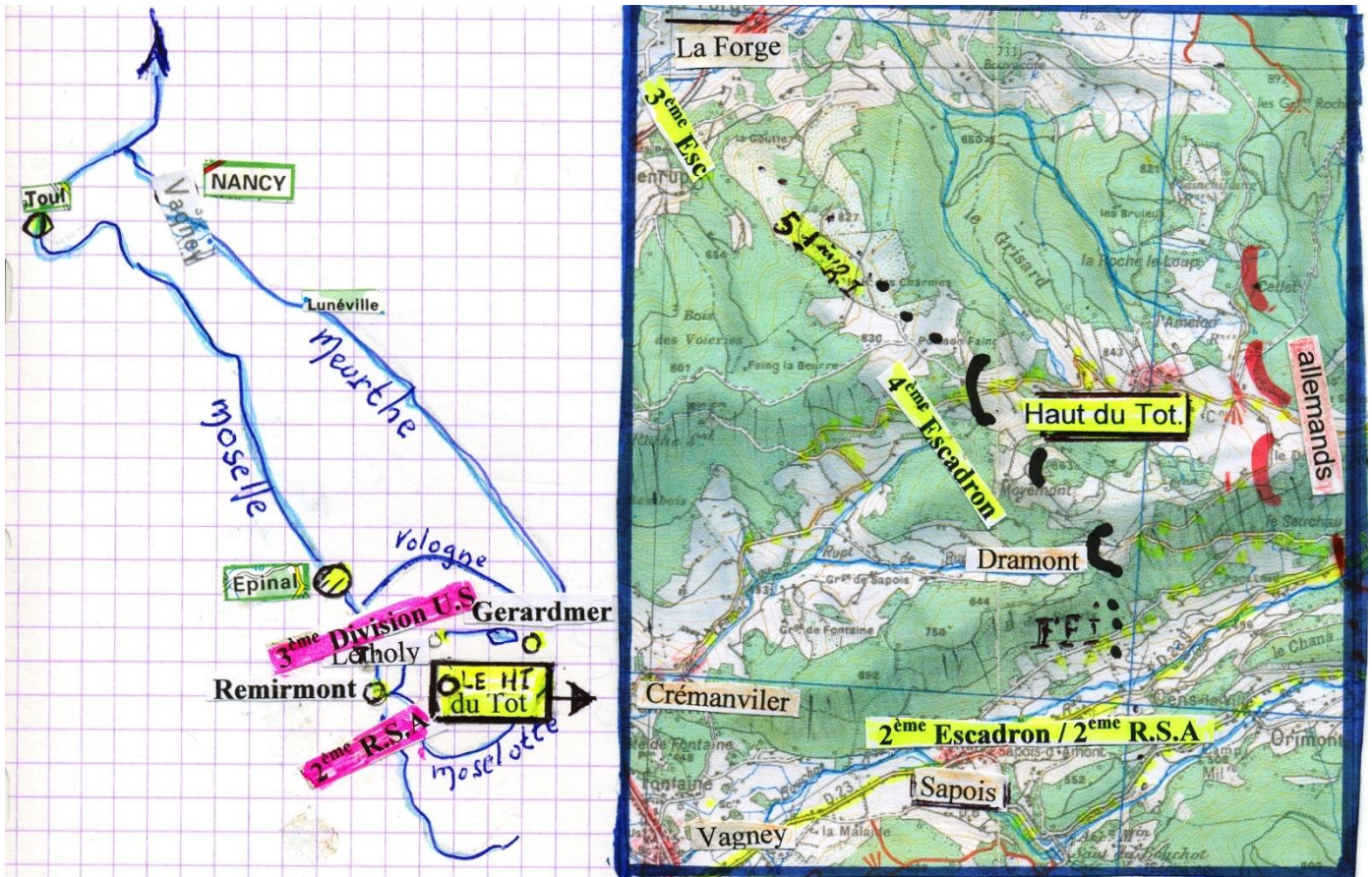
Soixante ans plus tard, exploitant les documents concernant la bataille de Jeandelincourt que m'a envoyés Antoine Brice, mon ami d'enfance, ainsi que la copie du journal de marche de mon ancien chef de peloton, Léonce de Gastines, je découvre une coïncidence étonnante : Ce 5 octobre 1944, je venais d'assister à l'un des plus importants bombardements subis par mon village.

Un peu secoués par ce spectacle, nous reprenons la route de Nancy. Le soir même, je rejoins mon escadron où mes camarades se montrent tout particulièrement amicaux .

Le 9 octobre 1944, départ en direction de Remiremont. On ne parle plus de grande chevauchée dans la plaine d'Alsace!

Après avoir couché au château de Faymont, le 10 octobre, nous traversons Remiremont, ville entièrement occupée par la 3^{ème} division d'infanterie U. S .

Les mémoires de Grand-Loup.



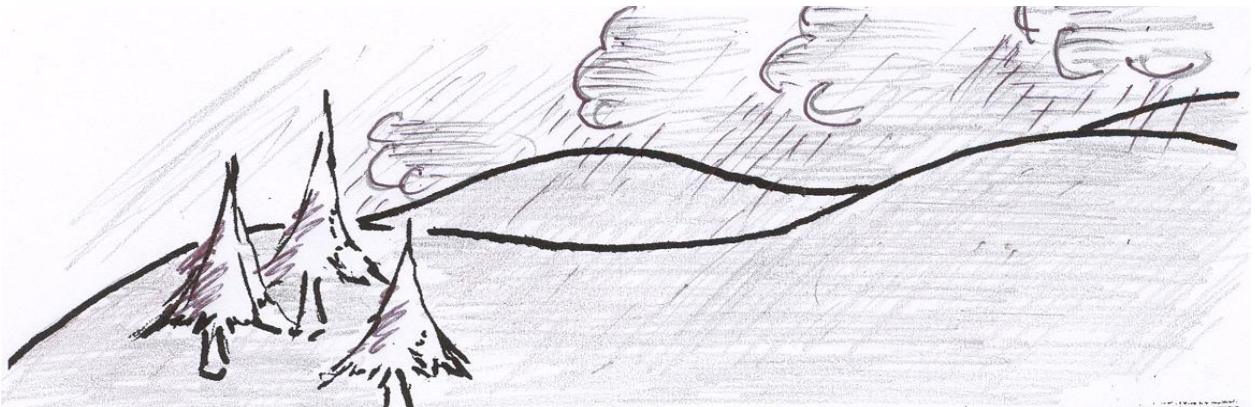
Nous devons relever un de ses régiments, le 7ème R.I. U.S. dans la région de Vagney. Le 2ème Spahis algériens de reconnaissance devra assurer la liaison avec l'aile droite américaine où se place, précisément, la 3ème D. I. du général O'Daniell.

Après 48 heures passées à Crémaviller, notre escadron escalade la route du Haut du Tot, route qui, en 1944, ressemble plutôt à un méchant chemin forestier mal entretenu.

Nous avons rêvé de la ligne bleue des Vosges; nous allons être gâtés.

Gâtés ? Le mot est un peu faible .Nous allons être "pourris"! par l'humidité ...jusqu'à la moelle ! A l'instar du brave Maréchal Mac Mahon, nous aurions pu dire: "que d'eau, que d'eau! "

La ligne bleue des Vosges vire au gris



La pluie s'est remise à tomber en abondance et avec une constance propre à dissoudre le moral le plus solide . Nous découvrons les militaires "Ricains" échelonnés tout au long du

Les mémoires de Grand-Loup.

chemin. Ici, deux canons de 57 mm anti-chars ancrés ou embourbés sur le bord de la piste. Plus haut, un peloton de tanks-destroyers dont les équipages battent la semelle sous la pluie battante. Enfin au col de la Croix des Hêtres, la vraie biffe américaine installée dans une ferme ainsi que sur une hauteur qui domine le Haut du Tot. Les G. I., mains dans les poches, sont stoïques sous la pluie. Ces garçons, qui ne se battent pas pour leur sol, paraissent imperturbables sous les injures d'un automne vosgien des plus "dégueu".

– "Ah bon vous venez nous relever!" Ils ne manifestent aucune surprise. Qu'ils combattent là où un peu plus à l'Ouest, peu leur chaut. Ils possèdent très peu de renseignements sur l'adversaire. A l'évidence, ils n'en ont rien à cirer. Leur décontraction frise une certaine désinvolture qui se manifeste, entre autres choses, par un abandon pur et simple de certains de leurs matériels. Je bénéficie ainsi d'un sac de couchage dont j'avais grand besoin. Notre peloton récupère une remorque de jeep toute neuve. Nos voisins F. F. I. découvre même une mitrailleuse de 30 mise en place dans un fenestron de la ferme. Ils l'adoptent et nous leur fournissons les munitions. Dans l'armée française, abandonner une arme, c'est tout simplement impensable!

Notre commandant d'escadron place deux pelotons en première ligne, le troisième étant mis en réserve à Crémanviller. Il prévoit une relève tous les deux ou trois jours.

Nos automitrailleuses, devenues inutiles sont descendues en plaine et garées à Crémanviller avec leurs conducteurs. Elles sont déshabillées, à titre provisoire : les mitrailleuses de tourelle et de capot sont démontées et utilisées sur leurs trépieds. Les beaux cavaliers vont se transformer en tristes petits "biffins". Nous n'avions jamais imaginé pareil emploi. Ce n'est pas humiliant, mais ce n'est pas particulièrement drôle. Les F. F. I. (Forces françaises de l'intérieur) et les F. T. P. (*francs tireurs partisans -unités encadrées, généralement, par des communistes*) viennent s'insérer entre nos deux points d'appui.

Le premier jour nous ne savons rigoureusement rien sur la position des forces allemandes. Dès le 13 octobre, nous en saurons davantage. L'Abbé Maxel, le vieux curé du Haut du Tot, et Mademoiselle Perrin passent les lignes et nous apportent des informations toutes fraîches, ô combien précieuses ! Selon eux, les Allemands tiennent le carrefour situé à un kilomètre à l'Est du village où ils ont établi un barrage de mines anti-chars. De même les lisières de bois auraient reçu des mines anti-personnel. Ils occupent également la ferme Perrin, lieu-dit Blancfaing.

Ces informations nous permettent de constater qu'un "no-mans' land" assez important nous sépare des forces allemandes.

Celles-ci disposent d'une artillerie abondamment pourvue. Nos informateurs ont même vu un char automoteur venu vadrouiller dans le coin. Ces deux personnes auront pris des risques d'autant plus grands qu'elles n'hésitent pas à retourner au village après nous avoir contactés. Elles reviendront une deuxième fois dans nos lignes, le 24 octobre, pour compléter leurs renseignements. Inutile de vous dire qu'elles ont mérité toute notre admiration et notre gratitude. (*Je crois me rappeler que le Colonel Lecoq leur a décerné une citation bien méritée*).

Au poste de Dramont, servi par une mauvaise piste forestière uniquement accessible aux jeeps, nos positions sont installées en lisière d'un bois de sapins. Transformés en vrais biffins nous creusons des trous individuels (quelle honte pour des cavaliers!) Evidemment, la pluie, incessante, remplit les trous que nous avons eu tant de peine à réaliser à la pioche. Comme les marins, nous écopons avec nos casques ... Quelle horreur! La "grogne" de nos gars, je ne vous dis pas. Pour comble de bonheur, nos charmants voisins germaniques pratiquent un harcèlement au mortier lourd et au 88 mm dont les obus éclatent vicieusement dans les branches des sapins.

Toujours inventif, Léonce fait transporter des rondins sur nos jeeps. Placés au-dessus des trous individuels et recouverts de terre, les fameux rondins de Léonce nous mettent à l'abri de la pluie et des éclats d'obus.

Les mémoires de Grand-Loup.

Depuis Dramont, nous pouvons voir tout ce qui se passe dans la vallée de Rochesson. A nos pieds, nous observons les patrouilles des "verts de gris" et nous suivons même l'évolution d'un char allemand venu rôder dans le secteur. Dès les premières journées, je fais connaissance avec nos sympathiques voisins F. F. I. Ils appartiennent au 3^{ème} régiment de dragons formés avec une partie du Corps Franc Pommiés. Peu vêtus, mal équipés, disposant d'un armement hétéroclite, ils acceptent leur mauvais sort avec beaucoup de philosophie. A notre gauche, c'est une unité de F. T. P. qui occupe le piton côté 862. La troupe fait preuve d'une bonne volonté évidente, mais leur encadrement manque complètement de métier. Chaque nuit, ils se croient attaqués par les Allemands. D'où une débauche de fusillades parfaitement inutiles. Une belle nuit, ils ont même fui devant une attaque imaginaire des allemands équipés de lampes électriques! Le lieutenant de Mérode a dû faire preuve d'autorité pour qu'ils remontent à leur position.

Le 27 octobre, Léonce décide d'économiser le personnel; et il fait tenir la position de 1^{ère} ligne par un demi peloton. C'est Guy Caniot qui, le 29 octobre, vient me relever. Cette précision peut vous surprendre. Je ne la dois pas à ma mémoire, mais à la persévérance de Léonce qui a pris le temps, chaque soir, de tenir à jour son journal de marche personnel.

Le 29 octobre au soir, Léonce m'informe que le Colonel Lecoq m'accorde 24 heures pour faire un saut jusqu'à Jeandelincourt qu'il croit libéré. Je ne me le fais pas dire deux fois. A 3 heures du matin, je saute dans ma jeep et je reprends la route de Nancy. Cette fois tout se passe le mieux du monde et j'entre dans Jeandelincourt à la fin de la nuit.

Un G. I. en arme m'arrête devant le bistrot du village à 80 mètres de chez moi. On appelle un gradé. Discussion. J'envoie chercher Clément Curt, le propriétaire du café qui est notre voisin et ami. Tout rentre dans l'ordre. Il m'annonce que tous les habitants du quartier couchent dans sa cave, laquelle occupe un ancien abri bétonné de 14/18. (Pendant la première guerre, Jeandelincourt est resté sur la ligne de front durant quatre ans). La cave est équipée de châlits doubles. Elle est plongée dans l'obscurité. Au léger ronflement caractéristique de mon père, je sais immédiatement où il est. Je pose la main sur sa poitrine et il me reconnaît immédiatement. Grandes eaux! L'émotion gagne tous les occupants de la cave. C'est la folie. Tous veulent m'embrasser et je le fais bien volontiers. J'apprends immédiatement comment la foudre de l'artillerie américaine est tombée sur ma maison, le fameux 5 octobre 1944.



Le bilan est lourd:

- Ma jeune belle-sœur a été tuée,
- Ma mère, amputée d'un bras, a été évacuée vers Saint Avold dans les arrières allemands. Aucune nouvelle d'elle, évidemment.
- Ma grand-mère blessée aux deux bras a été évacuée sur l'hôpital central de Nancy.

Seul, mon père s'est sorti indemne de cette aventure.

Nous quittons la cave-abri pour remonter vers la maison. Le jour s'est levé. Je découvre un village complètement en ruines. Ces photos que m'a adressées Antoine Brice vous montrent l'étendue du désastre.

Les mémoires de Grand-Loup.

Mon père me raconte cette journée du 5 octobre 1944 : comment il a dû servir d'assistant au chirurgien allemand pour l'aider à amputer ma mère, sans anesthésie; comment un destin funeste s'est acharné sur ma petite belle-sœur, comment ma grand-mère etc., etc.

Il est intarissable. C'est bien normal. Arrivent mes oncles et tantes Nicolas, les voisins et amis qui, tous, veulent me parler. Mais le temps m'est compté puisque j'ai promis d'être revenu à Vagney pour 20 heures. Après un déjeuner sur le pouce, l'heure du départ est déjà arrivée.

Mon père court d'une pièce à l'autre. Il revient avec un jambon entier. Hop ! Dans la jeep. Des boîtes de conserve familiales en pagaïe. Hop ! Dans la jeep. Il démonte les tuyaux de fourneaux où il a caché ses bouteilles de mirabelle pour les soustraire à l'avidité des "Frisés". Les bouteilles descendent de chaque tuyau comme des obus dans un tube de mortier. Hop ! Dans la jeep. Il veut à tout prix me donner des chandails et des chaussettes de laine. Inutile de lutter avec lui. Et hop ! Dans la jeep !. Le départ est encore arrosé de larmes. Mon père est un grand sentimental.



Quelques gestes d'au revoir et nous faisons voile vers l'hôpital central de Nancy. Ma grand-mère est installée dans une salle commune. Trompée par l'uniforme U. S, elle ne me reconnaît pas immédiatement. Pour la première fois de ma vie, je vois quelques larmes couler sur ses rides de vieille paysanne lorraine. Marie Lamblin est une grande silencieuse; tout le monde le sait, mais aujourd'hui, elle parle. Elle parle même abondamment. L'émotion est contagieuse et toutes ses compagnes de chambre demandent à être embrassées par son petit-fils, soldat dans la 1^{ère} armée française. Grand-Loup s'exécute volontiers et, pourtant, toutes sont d'un âge canonique. Certaines sont même légèrement moustachues. (Ce sont "les fameuses tantes qui piquent", chères à Desproges). Pendant ce temps là, les aiguilles ont tourné et nous devons reprendre la route.

A 20 h 30, ma jeep s'arrête devant la ferme P. C. (l'heure est précisée à l'encre rouge dans le journal de marche de mon ami, Léonce de Gastines).

Après un bref rapport, je retourne à ma jeep. Je souhaite faire goûter à mes compagnons le jambon de Jeandelaincourt. Le cher Barberis a laissé la jeep sans surveillance pendant quelques minutes: le jambon s'est envolé ainsi qu'une bonne moitié des bouteilles de gnole.

Les mémoires de Grand-Loup.

Ah les vaches! Les bandits! Les vauriens! Les pirates! C'est un coup de nos chers voisins, les F.F.I. du 51^{ème} R.I. Le lieutenant de Vaublanc, fine gueule devant l'éternel, est absolument désolé. Toutefois il a des choses très sérieuses à régler car il a reçu une mission offensive pour le lendemain 31 octobre. Eh bien, heureusement que j'ai scrupuleusement respecté les directives du patron: retour à 20 heures! Pour l'instant, j'écoute les ordres.

Le Haut du Tot : petit village ... grands sacrifices

A une heure du matin les trois chefs de peloton sont réunis au P. C. de l'escadron pour connaître la mission:

- Objectif: le carrefour 1 Kilomètre Est du Haut du Tot.
- Le peloton de Mérode, déjà installé au col de la Croix des Hêtres, assurera l'appui et le recueil de ceux qui partent au contact.
- Le peloton de Gastines occupera les lisières Est du village.
- Le peloton Caniot débordera sur la gauche et se portera sur le carrefour de Blancfaing. Si tout se passe bien il progressera ensuite vers la Sôtière.
- Départ 7 heures.

Les ordres sont donnés, dans chaque peloton, pour faire remettre en place les mitrailleuses de tourelle et de capot, après avoir fait monter nos blindés jusqu'à la ferme de Lémont.

La première phase de l'opération se déroule comme à la manœuvre. Le village n'est pas occupé par l'ennemi et nos blindés vont s'emboîser contre les dernières maisons du village. Le peloton Caniot déboîte derrière nous et progresse à notre gauche en utilisant un sentier qui n'est même pas un vrai chemin.

A 9 heures du matin, Guy Caniot annonce qu'il tient le carrefour de Blancfaing. En fait, il ne le tient pas vraiment, au sens tactique du terme... Sa voiture de pointe, celle de Labanhie, n'a pas encore de vue directe sur ce carrefour situé à plus de 250 mètres de sa position. Méprise, hélas, fréquente en opération.

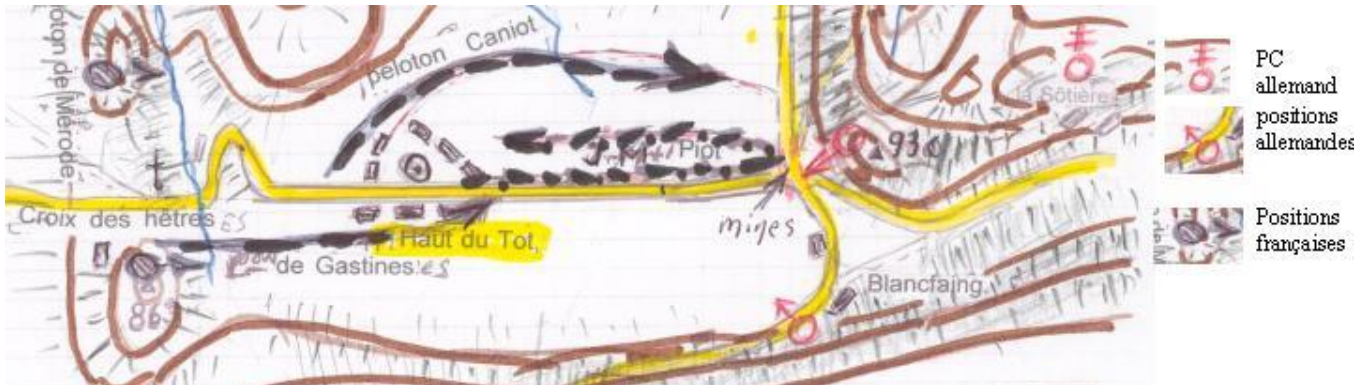
Léonce de Gastines, pensant en toute bonne foi que le carrefour est occupé, me demande de faire une liaison, à pied, avec le peloton Caniot et, surtout, de vérifier l'état de la route entre nos deux pelotons (barrages de mines éventuels).

Puisque je serai protégé par nos blindés sur le premier kilomètre, par ceux de Caniot dans la deuxième partie du parcours, il estime qu'un homme pour me protéger devrait suffire. C'est peut-être un peu tangent. Michel Piot, qui assiste à notre discussion, se porte volontaire pour m'accompagner.

Nous utilisons le fossé gauche de la route en nous arrêtant à tous les points suspects de la chaussée pour les vérifier.

Les mémoires de Grand-Loup.

Bientôt des coups de feu nous accompagnent qui ne nous paraissent pas destinés. Les claquements semblent assez caractéristiques des projectiles qui passent assez largement au-dessus de la tête. Le début de la mission, effectué sous la surveillance directe de nos automitrailleuses, est assez facile.



Par ailleurs, j'ai une totale confiance en Michel Piot qui assure ma progression. Je sais qu'il a les nerfs solides d'un vieux briscard.

Bientôt nous sortons du champ visuel de notre peloton mais nous ne voyons pas encore les A. M. du peloton Caniot qui, pourtant, devraient se situer à notre gauche et en avant de nous. Par contre, nous nous approchons très près de la hauteur boisée qui domine le carrefour. Si cette lisière est occupée, comme l'a dit mademoiselle Perrin, alors les "chleuhs" peuvent nous examiner à loisir. Nous sommes à leurs pieds. Michel et moi, nous nous sentons franchement mal à l'aise.

Quand nous arrivons à quelques 50 mètres du carrefour, je grimpe sur la bordure du talus, mais je ne vois toujours pas nos amis.

J'hésite entre deux solutions : abandonner la phase finale de la reconnaissance de la chaussée et rejoindre le peloton Caniot à travers les fougères ou continuer, comme prévu, jusqu'au croisement. Bêtement, je choisis la deuxième solution.

Arrivé à quelques 5 ou 6 mètres de cet endroit fatal, je donne un coup d'œil sur la chaussée du carrefour et je ne vois pas encore le fichu barrage de mines. Par contre, la fameuse lisière tenue par les Allemands est là qui me domine et me fiche une sainte peur.

Pris d'une soudaine et curieuse intuition, je quitte mon fossé et d'un bond je m'aplati dans les fougères. Une fusillade éclate dans le même temps. Le nez dans les épineux, mort de trouille, je n'ose plus bouger. Les boches tirent encore quelques salves, au jugé, dans les broussailles qui m'entourent. Ils sont nécessairement à proximité immédiate. Je sais maintenant ce que ressent un lapin cerné par les chasseurs. Franchement je n'ose plus bouger et je ne sais pas tellement quoi faire pour décrocher.

Coup de pot, Guy Caniot demande aux artilleurs d'effectuer un tir sur les lisières dominant le carrefour, c'est à dire carrément sur nous. Je profite de ce déluge d'explosions des obus de 105mm français pour repartir vers l'arrière en rampant.

Arrivé à la hauteur de Piot, je l'appelle et je le siffle. Pas de réponse.

Je saurai quelques jours plus tard qu'il a été tué par un minuscule éclat de grenade à fusil ou par un éclat de nos propres obus de 105. C'est quasiment un ami qui disparaît dans cette aventure.

Les mémoires de Grand-Loup.

Je continue à ramper vers nos lignes et j'ai déjà parcouru près de 200 mètres lorsque je vois arriver une patrouille à pied du peloton Caniot. C'est alors que commencent à tomber les premiers obus de 88 mm de l'artillerie allemande.

Un coup malheureux prend de plein fouet l'automitrailleuse de Labanhie. Bilan: deux blessés et le blindé quasiment hors d'usage.

Une patrouille à pied est envoyée pour retrouver Michel Piot. Elle reviendra sans lui. A mon sens, elle n'est pas allée assez loin pour approcher du carrefour. Je me reprocherai toujours de ne pas en avoir pris le commandement, puisque j'étais le seul à connaître son dernier emplacement.

A 16 heures, l'escadron reçoit l'ordre de se replier et de reprendre ses positions à Dramont et à la Croix des Hêtres. Cette reconnaissance en force prépare, en réalité, une attaque beaucoup plus musclée qui vise à établir une ligne de front plus profonde vers l'Est, mettant ainsi la route de Remiremont à Gérardmer hors de portée de l'artillerie allemande.

Au cours des deux journées suivantes nous notons une recrudescence de l'activité des artilleurs teutons; en effet, nos positions sont harcelées plus vigoureusement que jamais.

Journée noire pour les parachutistes.

Le 2 Novembre dans l'après-midi, Gastines m'annonce qu'une importante attaque d'infanterie est prévue sur le Haut du Tot pour le lendemain. Selon lui, un certain nombre d'entre nous devraient servir de guides pour la mise en place des unités d'attaque.

En fin d'après-midi, nous voyons arriver les premiers éléments parachutistes qui vont être engagés dans cette affaire.

Je m'adresse à un jeune aspirant qui commande l'une des sections:

- *Est-ce vous que je dois vous guider demain matin ?*
- *Heissat, qu'est-ce que tu fous là, grand couillon !*

C'est l'aspirant Roche qui vient de me répondre. Abrasso à la mexicaine, effusions, rires interminables, etc... Comment n'ai-je pas reconnu Roche? Un ancien de Miranda et, de plus, un de mes voisins de lit à Cherchell. C'est un joyeux luron et, bien sûr, nous ne fermerons pas l'œil de la nuit. En tous cas, il est résolument affirmatif: ce n'est pas lui que je guiderai demain. Dès 4H00 du matin, il met sa section en place dans la colonne de marche de sa compagnie et il disparaît dans l'obscurité. Toute la nuit ses hommes ont ri, chanté, sans se soucier du danger qu'ils vont affronter dans les heures suivantes. De sacrés gaillards, ces parachutistes du 1^{er} Choc; c'est bien vrai! On peut les admirer sans aucune réserve.

Vers 6 heures du matin, mon patron, Léonce, est convoqué au P.C. de notre escadron. Je reste seul dans la ferme de la Croix des hêtres, tout surpris de n'être pas invité à "corniquer", comme prévu, l'un des éléments d'attaque.

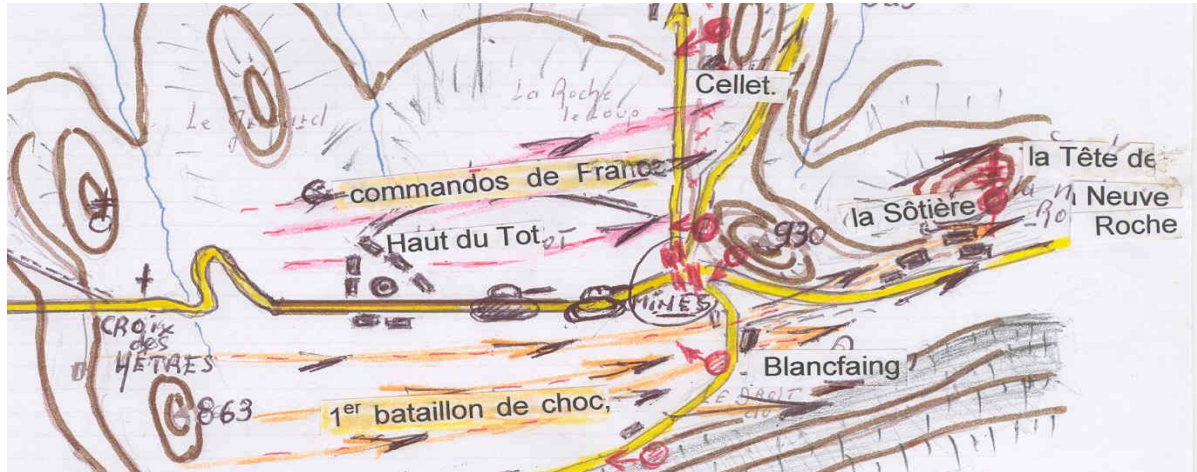
A 7 H 50, l'artillerie française commence à se déchaîner et effectue ses tirs sur les hauteurs boisées qui dominent le fameux carrefour de Blancafaing.

A 8 heures, le tir de notre artillerie s'arrête un peu trop tôt et il est remplacé par celui de nos adversaires. Je monte au point d'observation situé au Nord de la Croix des hêtres et, puisque je suis réduit au rôle de spectateur, j'examine aux jumelles le déroulement de l'opération. Dans les traînées du brouillard qui ne paraît pas décidé à se lever, j'aperçois, par éclipse, les colonnes des Commandos de France progressant dans les fougères à gauche de la route. Ils marchent, encadrés par les obus allemands. Comme on imagine les hommes de la garde napoléonienne, ils marchent sous la mitraille sans ralentir ni accélérer. Admirables !

Les mémoires de Grand-Loup.

J'aurais très bien pu les y conduire de nuit, sans prendre aucun risque. Ils seraient arrivés sur l'objectif sans aucune perte.

Le 1^{er} bataillon de choc, à qui est affecté la partie droite de la route, reste invisible depuis mon point d'observation.



Quant à l'escadron de Sherman prévu pour appuyer les parachutistes, il est en retard d'un siècle. Il fallait être cinglé ou ignorant pour imposer aux chars une mise en place nocturne, "Phares éteints", par un chemin de montagne transformé en fondrières.

Même en plein jour, ce chemin était déjà difficilement accessible aux blindés.

L'escadron de chars fonce droit sur la route qui mène à Blancaing, c'est à dire bille en tête vers le barrage de mines anti-chars. Aucun peloton n'utilise le chemin de débordement emprunté par le peloton Caniot. Aucun char ne déboîte en tout-terrain avant d'arriver au carrefour! C'est fou! A quoi auront servi nos renseignements? Pourquoi cet escadron n'est-il pas guidé par l'un de nos officiers, comme le pensait Léonce de Gastines?

Résultats des courses, les trois chars de tête sautent sur les mines et déchenillent. Les fantassins abordent donc les lisières des bois sans l'appui des chars ... Ils vont le payer cher. Trop cher !

En fin d'après-midi, nous prenons connaissance des résultats de cette attaque conçue, organisée et commandée par le Colonel Gambiez (appelé "Nimbus" par ses hommes.)

Le bataillon de choc a réussi à prendre les bâtiments de la Sôtière et la Tête de la Neuve Roche.

Les Commandos de France, avec de lourdes pertes, ont pu s'emparer des fermes de Cellet.

Les chars légers de notre régiment, épaulés par les F. F. I. ont réussi à descendre le chemin du Tholy, jusqu'aux abords de Blancaing où ils ont été arrêtés par la densité des mines et pièges installés par les sapeurs allemands.

Au total, la conquête territoriale est fort modeste et le prix payé bien lourd: une soixantaine de parachutistes tués, 170 blessés, 3 chars et une A.M. à la casse.

Les résultats n'ont pas été à la mesure des espérances de nos grands chefs. Aussi, le Général de Lattre va-t-il porter tous ses efforts et toutes ses réserves sur la région de Belfort.

Les mémoires de Grand-Loup.

Dans son excellent bouquin "Le bataillon de choc des Vosges à l'Allemagne", notre ami Raymond Muelle se montre très sévère sur la manière dont cette offensive a été menée... En effet, ce terrain de montagne, drainé par un chemin d'accès défoncé se prêtait fort mal à la mise en place nocturne des chars, tous feux éteints.

Le Colonel Gambiez qui disposait d'une brigade de "choc", unité d'une qualité exceptionnelle, pouvait utiliser la tactique chère aux parachutistes: L' infiltration nocturne et silencieuse de ses hommes. Ils avaient été fort bien préparés à ce type d'action.

Cette solution avait été proposée par son adjoint, Toto Lefort, un remarquable homme de guerre. Ce bataillon de choc avait su le faire en Corse. Mieux encore, les Commandos d'Afrique du père Bouvet ont pris, sans aucune perte, le fort de Salbert, à Belfort, grâce à une infiltration, colonne par un, de 10 kilomètres en pleine nuit. Un magnifique exploit ! ...

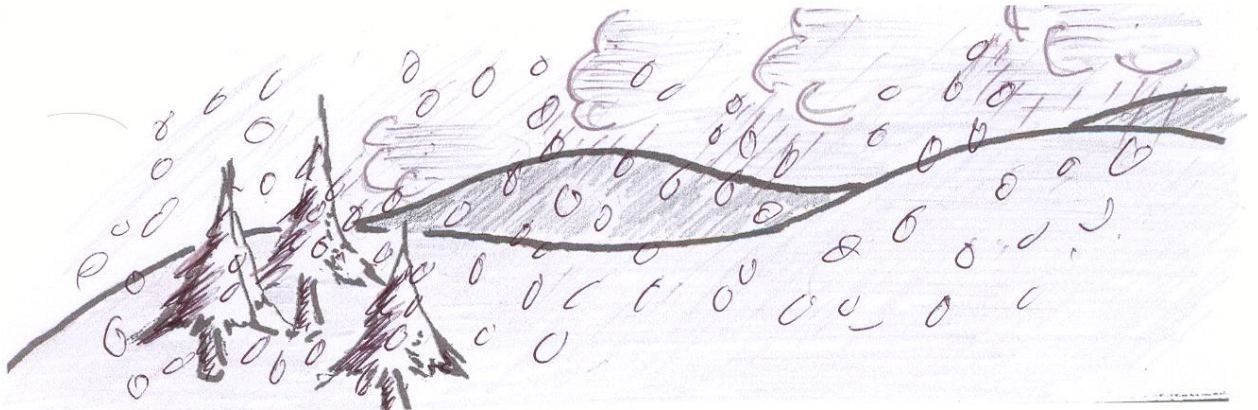
Par dessus tout , Nimbus a commis une faute capitale en ne prenant pas contact avec ceux qui tenaient ce front depuis 5 semaines. Cette prise de contact préalable à une attaque constitue une règle absolue que tous les officiers ont apprise dès l'école.



Le fameux abbé Maxel au Haut du Tot. A sa droite, Grand-Loup.

Les mémoires de Grand-Loup.

La ligne bleue des Vosges vire au blanc



Le 7 Novembre 1944, les premiers flocons de neige apparaissent, mélangés à la pluie. Nous avons reçu l'ordre de redescendre à Crémanviller avec armes et bagages.

Le chemin, labouré par les chenilles des Sherman, ressemble étrangement au lit d'un ruisseau. Les automitrailleuses et tous les véhicules à roues s'enlisent les uns après les autres. Nous devons élinguer et les tirer à la ficelle. Nous y consacrons l'après-midi toute entière et le répertoire des jurons militaires en sort magnifiquement enrichi.

A peine arrivés à Crémanviller, nous apprenons qu'il faut continuer jusqu'à Julienrupt où nous allons relever l'escadron de Baulny. Pour comble de bonheur, nous laisserons une fois de plus nos blindés à l'arrière pour jouer aux petits fantassins.

Nous nous enfonçons dans la nuit, sur des petits chemins qui devraient nous mener à des fermes présentant des vues sur les lisières Ouest du Tholy. La pluie n'a pas cessé une minute. Elle est glaciale. Le jeune spahi désigné pour nous servir de guide dans cette mise en place s'est lassé de nous attendre sous ce déluge polaire. Il s'est réfugié dans une étable et il ne nous a pas vu passer. Cet âne bâté a reçu une belle engueulade de son chef de peloton. Grâce à ce corniaud, nous allons errer jusqu'à 2 heures du matin avant de trouver notre nouveau point d'appui.



Deux jours plus tard, nous devons remplacer le peloton Caniot dans une ferme en ruines battue par l'artillerie allemande. Les feux sont interdits dans cette baraque car nous sommes maintenant en vue directe des observateurs allemands.

Cette maison des courants d'air, nos prédécesseurs l'ont baptisé "la maison des dernières cartouches". Nous apprécions cette appellation assez savoureuse et, aujourd'hui encore, nous en blaguons bien volontiers. Nous y trouvons deux fantassins américains qui seront nos compagnons permanents. Ils disposent d'un téléphone de campagne qui permet d'être en liaison avec leur commandant de compagnie.

Les mémoires de Grand-Loup.

Cette compagnie occupe plusieurs fermes à notre voisinage, mais nous ne verrons jamais leurs hommes sortir des bâtiments . Les deux téléphonistes "ricains", très décontractés, paraissent insensibles aux explosions des obus de mortier et de l'artillerie adverse. Pas gênants pour deux sous, ils tapent le carton à longueur de temps. Nos gus, dès lors qu'ils ne sont pas de garde à la mitrailleuse, procèdent par imitation. La " maison des dernières cartouches" est transformée en tripot de Macao ("l'enfer du jeu").

Le 9 Novembre 1944, la neige commence à tomber en abondance. Nous la garderons jusqu'en Février 1945. A tout prendre, nous préférons la neige à la pluie. Oui, mais on se gèle les pieds car les chaussures américaines, élégantes d'aspect, sont loin d'être imperméables. L'un de nos Pieds Noirs trouve une solution géniale! Il utilise les boites de ration "U" à la place des snow-boots que l'intendance a oublié de nous fournir. Ces boîtes en carton paraffiné, remplies de foin offrent un confort relatif. Si nos grands chefs voyaient le spectacle de leurs beaux cavaliers ainsi chaussés, ils seraient affolés. Quant au "Roi Jean", tellement soucieux de l'élégance vestimentaire, il tomberait raide-mort!!!

Ajoutez à cela que nous avons sorti le "Serge Lifar", caleçon long en laine de l'armée U.S, ce qui ne nous donne pas des allures de jeunes premiers...

La neige offre l'avantage de proposer un paysage d'hiver superbe.

Le 13 Novembre, dans la soirée, l'homme de garde à la mitrailleuse me fait appeler:



- Mon lieutenant, y s'passe des choses !

Il me montre l'embrasure de la fenêtre. Je n'ai pas alors besoin de commentaires : des feux s'allument aux lisières du Tholy. Il suffit que je reporte ici ce que j'ai écrit sur mon journal de marche en cette nuit de folie.

"C'est à la fois horrible et fantastique. Les flammes dévorent les fermes à nos pieds. De temps à autre, des toits s'effondrent et aussitôt, des flammes s'élèvent dans un ciel d'enfer, etc..."

Protégés par les champs de mines qu'ils ont établis aux lisières du village du Tholy, les Allemands peuvent ainsi pratiquer la politique de la "Terre brûlée" pendant toute la nuit.

Les ordres féroces du général Wiese ont été appliqués à la lettre : la ville de Gérardmer est ainsi détruite aux trois quart ainsi que Saint-Dié. Ces deux agglomérations mériteront bientôt l'appellation de villes-martyres.

Appliquée à lettre, également, la directive concernant les mines. Ils en mettent partout, partout, partout ...Ayant reçu une instruction théorique insuffisante et une formation pratique quasiment nulle sur ces armes redoutables, les opérations de déminage me fichent une trouille intense. Par contre, nos adversaires semblent jongler avec ces engins et ils font preuve d'une imagination débordante, parfois démoniaque : cadavres d'hommes et d'animaux piégés, fils à traction ou à relaxation, et mille autres inventions aussi vicieuses les unes que les autres.

Tous les villages et villes de cette région connaîtront le même sort et la population vosgienne va vivre ces mois d'hiver dans une grande détresse.

Mardi 14 Novembre 1944: Tout arrive, même la relève et nous sommes mis au repos pendant 48 heures à Remiremont avant d'être placés en réserve d'action au village du Tholy.

Nous sommes remplacés par l'escadron du capitaine Ronot qui va exploiter très habilement le reflux des forces allemandes avant d'avoir l'honneur et la joie de libérer Gérardmer le 20 Novembre 1944.

Les mémoires de Grand-Loup.

Nous allons faire un séjour d'une dizaine de jours dans le village du Tholy, enfin libéré. Libéré mais en grande partie détruit et, surtout, pas encore déminé. Mon ami Guy Caniot a rapporté, avec sa verve habituelle, les incidents qui ont marqué notre séjour dans la capitale du fromage vosgien. Sans vergogne, je "pompe" dans ses mémoires les extraits suivants :

.....

"Et maintenant, il s'agit d'éviter de sauter bêtement sur les mines. Je recommande à chacun de ne pas sortir des chemins reconnus et d'éviter d'aller se promener du côté de la fromagerie dont les abords sont farcis de ces dangereux engins.

Les civils, revenus dans leurs ruines, essayent de récupérer tout ce que l'artillerie et l'incendie ont pu épargner ... Et la série des accidents commence :

- Dans l'après midi du 25 novembre un civil saute sur une mine aux abords de la route. Au risque d'être eux-mêmes victimes de la malice teutone, Labanhie et Albert vont chercher l'homme dans le champ. Il est grièvement blessé à la jambe. L'intervention rapide du médecin Ould - Aoudia lui permet de s'en tirer.

- Le 28 novembre, le spahi Ben Alima du peloton de Mérode, est tué par une mine anti-personnel.

- Le lendemain, dans les mêmes conditions, une villageoise pose le pied sur l'un de ces maudits engins. Courageusement, Labanhie et Vidal vont rechercher la blessée. Alors que Labanhie lui prodigue les premiers soins, elle reprend totalement ses esprits. S'apercevant, alors, que son sac à main est resté au milieu du champ de mines, avec une belle inconscience, elle prie nos amis d'aller lui rechercher. Pensant que ce sac pourrait contenir une grosse somme, Labanhie demande :

- Qu'avez-vous dans votre sac ?

- 53 francs. répond-elle.

-Bon, dit Labanhie, je vous donne 53 francs, mais je n'irai pas récupérer votre sac !

Deux civils sont encore tués par les mines près de la fromagerie ... Etc..."

Tels sont les textes tirés des mémoires de Guy Caniot, pour vous rapporter l'ambiance de ces journées difficiles dans un village martyr.

Pendant ce séjour au Tholy, nous apprenons, avec joie, la prise de Strasbourg par le Général Leclerc et de Mulhouse par le général du Vigier. Avec joie, certes, mais aussi avec une pointe de jalousie. Cette fois, notre régiment n'est pas placé au point le plus spectaculaire du combat.

Léonce brûle de connaître Gérardmer. Nous faisons donc le tour, en curieux, de ce qui reste de cette pauvre ville incendiée par les Allemands. Le spectacle est affligeant. Soudain, la voix de Léonce s'élève, impérative:

-Heissat, arrêtez-vous !

Je me demande bien ce qui se passe. Nous sommes dans un quartier en ruines. A mon sens, il n'y a rien à voir. Pourtant, Gastines paraît examiner le ciel. Qu'est-ce qu'il a pu trouver ? Avec lui, je m'attends toujours au pire et je ne suis jamais déçu. Il me désigne du doigt les tuyaux de chauffage central qui pendent d'un mur calciné.

- Heissat, voilà ce qu'il nous faut !

Dieux du ciel, que veut-il faire avec ce bidule ?

- Avec ce tuyau que je vais démonter, je vais fabriquer une douche pour le peloton !

Et ce qu'il dit, il le fait. Il démontera les tuyaux, il les chauffera chez le forgeron du village, il les courbera en une magnifique spirale dans laquelle il va faire passer l'eau. Avec lui, rien n'est impossible!

Les douches portatives du peloton sont installées au-dessus des "gogues", au fond du jardin. Deux spahis sont chargés d'entretenir un feu de bois qui va chauffer l'eau. Le lendemain matin, la grande opération "hygiène de peloton" est lancée.

Les mémoires de Grand-Loup.

Le peloton est aligné, colonne par un, devant la porte de la cabane. La neige tombe en abondance mais qu'importe! Léonce a probablement lu le bouquin du père Lyautey "le rôle social de l'officier". Il reste inflexible.

Très centurion de la haute époque, il passe le premier sous la douche brûlante. Quelques minutes plus tard c'est l'aspirant qui en sort vivant, mais transformé en homard à l'américaine.

La température de l'eau commence à être tout à fait convenable pour la tranche hiérarchique des sous-officiers et des brigadiers chefs. Pour les brigadiers, elle est déjà tiédasse.

Quand arrive le tour de la troupe, l'eau est franchement froide. Inutile de vous dire que les commentaires concernant cette douche "volontaire et obligatoire" ne sont pas nécessairement laudatifs.

Plus tard dans nos réunions d'anciens combattants, nous rions franchement en évoquant cette journée héroïque des grandes eaux de Léonce de Gastines .

Le 3 décembre 1944, le 4^{ème} escadron quitte définitivement Le Tholy. A Xonrupt, nous franchissons un barrage de mines anti-chars entre les tresses blanches disposées par les sapeurs.

Nous sommes doublés par l'escadron de Baulny à qui est attribuée la route de la Schlucht où il va connaître bien des difficultés et consentir des pertes importantes.

Notre escadron reçoit la mission, plus modeste, de progresser sur la route du Valtin et du Rudlin.

C'est le peloton commandé par Philippe de Mérode qui passe en tête, précédé par une escouade de sapeurs-démineurs.



La neige est tombée en abondance et le paysage est féérique. Féérique mais bougrement dangereux car les sapeurs allemands ont placé des mines un peu partout. Nos cousins germains n'ont pas mégoté. Un champ de mines à quatre rangées a été placé à la lisière des bois tandis que des barrages de mines anti-char coupent la route, tous les deux ou trois cents mètres.

La neige, qui atteint trente à quarante centimètres d'épaisseur a recouvert tout cet appareil de défense germanique, le rendant indétectable à la vue.

Pour couronner le tout, ces braves fridolins ont coupé les arbres qui bordent la route. Les abattis ainsi créés sont farcis de "schuh-mines" collées aux branches par la neige gelée.

Ces charmantes petites choses vous enlèvent une jambe comme on enlève une patte à une mouche Ce sont les cadeaux de Noël du bon génie allemand. Ils nous ont gâtés!

Nous sommes bientôt rejoints par un groupe de F. F. I. du 3^{ème} Dragons. Ces jeunes gens voudraient récupérer le corps d'un de leurs camarades qui, la veille, a sauté sur mine, à cinquante mètres au-dessus de nous.

Nous leur conseillons d'attendre l'intervention des démineurs du Génie. Ils s'entêtent, ces malheureux garçons. L'amitié l'emporte sur la raison et ils progressent imprudemment dans la neige épaisse.

Les mémoires de Grand-Loup.

Nous les suivons des yeux avec inquiétude, car nous nous attendons au drame. Boum ! Une grande explosion les couche à terre. Deux d'entre eux sont grièvement blessés aux jambes. Nous sommes condamnés à aller les récupérer en utilisant leurs propres traces. Nous les évacuons en jeep vers Gérardmer.

Ils appartiennent au groupe d'escadrons à pied du Commandant de Ségonzac. Cette brillante unité, évitant les routes et les chemins, a réussi à explorer le terrain jusqu'aux abords du Valtin. Très bel exploit ! Là, ils sont tombés sur une défense allemande qui leur a tué un officier et blessé quelques hommes.

Cette résistance de nos adversaires du Valtin va nous empoisonner la vie jusqu'à la fin du mois de Décembre, pour le malheur des habitants qui se croiront abandonnés de l'armée française.

En ce qui nous concerne, à 17 heures, nous n'avons pas encore atteint le col de Sourceneux. La nuit va tomber, mais il faut rester sur place car les Allemands sont bien capables de profiter de l'obscurité pour revenir sur place en vue de piéger les parties de route déjà déblayées. Ils l'ont déjà fait et ils le feront encore. La température va rapidement descendre jusqu'à moins 15° et la perspective de passer la nuit dans la neige ne rend pas euphorique.

Philippe de Mérode, grand et généreux, affirme qu'il peut passer la nuit sur place avec son seul peloton. Il invite les autres à aller se réchauffer à Xonrupt ou à Gérardmer. Nous ne faisons rien pour contrarier le Prince et nous faisons demi-tour sans nous faire prier.

Notre peloton passe la nuit dans une maison où sont déjà regroupées quatre ou cinq familles. Dans leur grande détresse, les Vosgiens gardent le cœur large. Ils se serrent encore pour nous faire un peu de place. Nichés les uns contre les autres comme des petits chiens, nous nous endormons vite sur des planchers accueillants.

Le lendemain à l'aube, nous retrouvons Philippe de Mérode et ses hommes. Ils sont bleus de froid et c'est tout juste s'ils peuvent parler. Nos plaisanteries troupières du petit matin ne leur arrachent pas un sourire. Il fait – 20° et, si vous mettez la main sur le blindage, elle reste collée sur l'acier ! Cela ne porte pas franchement à la rigolade.

C'est Caniot qui passe en tête. La colonne blindée est précédée d'un half-track équipé d'un treuil qui applique une technique très au point pour se débarrasser des abattis. Un homme enroule l'élingue autour du tronc d'arbre par le milieu. Le treuil tend le câble jusqu'au moment où l'arbre se brise en deux parties. Une équipe d'hommes pousse alors les débris dans la neige des fossés.

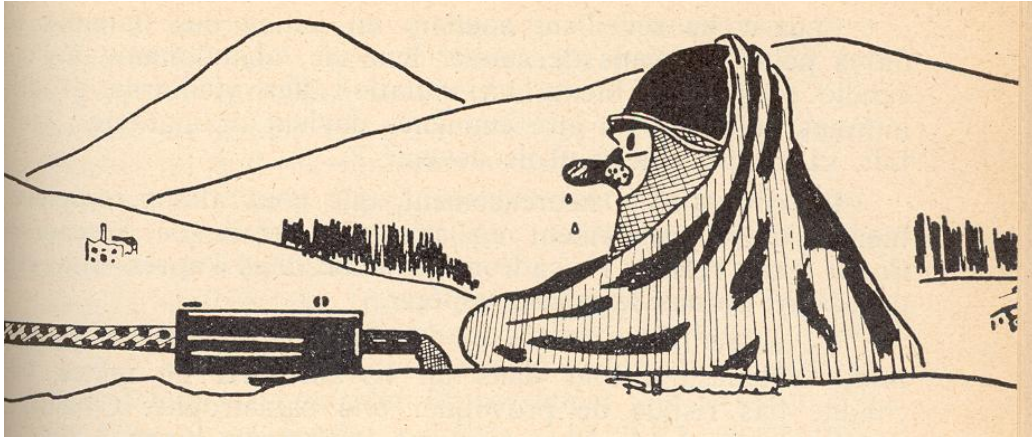
Ce procédé n'est pas rapide, mais il offre un avantage supplémentaire : quand l'arbre est piégé, il y a toujours une ou deux mines qui éclatent au moment de la rupture. Ainsi alertés, il ne nous reste plus qu'à rechercher les autres engins pour les désamorcer. (Entre nous, je vous le confesse, celui qui va placer l'élingue serre un peu les fesses !)

Nos efforts sont récompensés puisque nous atteignons le Grand Valtin en fin de journée. A l'entrée du village, nous enlevons un dernier barrage de mines anti-char constitué par les fameuses "boîtes à savon" ou R.M.I. 43. Nous en avons fait un petit tas dans le fossé à vingt mètres des premières maisons. Les Allemands ont laissé le village intact et les pelotons se répartissent dans les fermes de l'agglomération. Sauf les hommes de garde, le personnel passe la nuit au sec et au chaud.

C'est Capoue!

Les mémoires de Grand-Loup.

Vacances de neige au Grand Valtin ?



Au petit matin du 5 Décembre, nous sommes réveillés par une forte explosion.

Was ist das? C'est le forgeron du Grand Valtin qui vient de passer de vie à trépas en voulant examiner les entrailles d'une mine anti-char type R.M.I.43. Curiosité malsaine!

Au moment où nous allons prendre possession de ce secteur, je vous propose de prendre un peu de hauteur pour faire un tour d'horizon au niveau le plus élevé:

Sur tous les fronts, à l'instar des sangliers blessés, les forces allemandes opposent une résistance farouche, acharnée, favorisée par la réduction de leurs lignes de communication et aussi par un hiver quasi-moscovite.

C'est vrai chez les Russes, lesquels reprennent leur souffle sur un front qui va de la Baltique à la Hongrie.

C'est vrai également chez les Alliés où les conditions météorologiques limitent l'emploi de l'aviation dont l'action est déterminante pour les combats de l'armée de terre. C'est vrai pour la 1^{ère} Armée française où les forces du général Wiese ont été renforcées par deux divisions de "gebirg jäger", (chasseurs alpins de la Wehrmach), transférés hâtivement de la Norvège au front des Vosges. Le général de Lattre, déçu par les combats trop coûteux menés sur la ligne bleue des Vosges porte plus volontiers ses regards sur l'Alsace du Haut Rhin où il a placé l'essentiel de ses réserves (1^{er} C. A. Général Bethouart).

Le front vosgien, devenu secondaire, tient avec des effectifs super réduits, presque squelettiques. Cette zone est toujours placée sous le commandement du petit père de Monsabert. S'il s'est fait piquer toutes ses réserves, ce brave homme n'a rien perdu de sa pugnacité. Ses intentions n'ont pas varié d'un pouce : il veut, coûte que coûte, prendre pied sur la ligne de crête des Vosges, pour se laisser glisser ensuite vers Colmar.

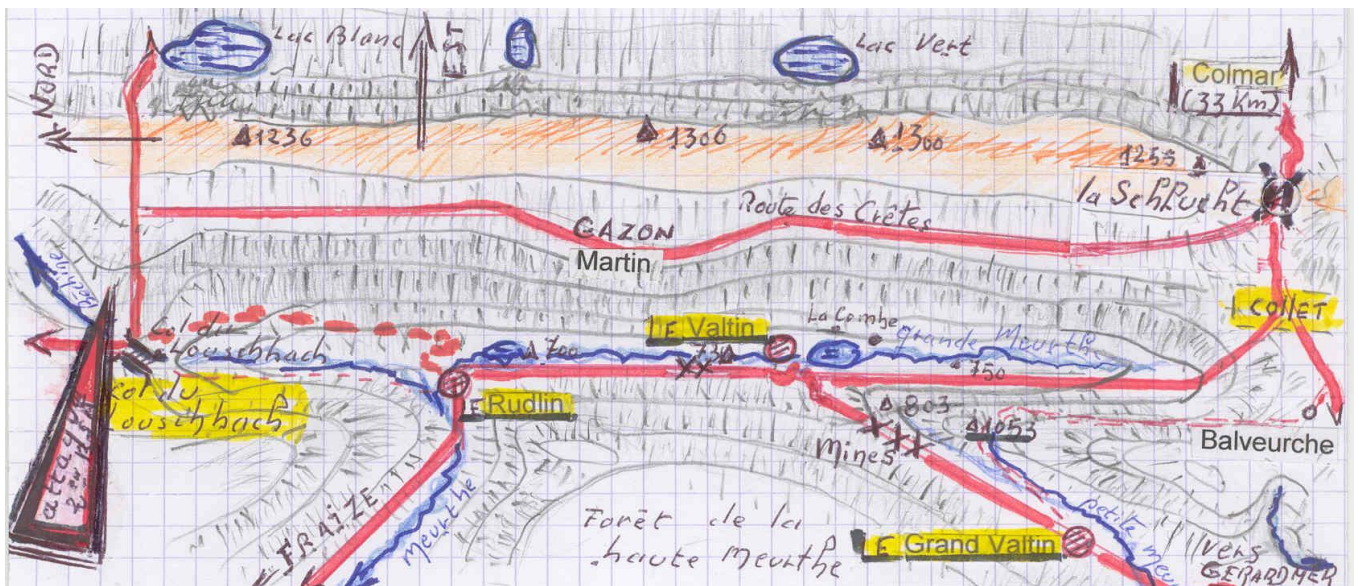
Le 3 décembre, retrouvant ses bottes d'Italie, il tente de renouveler le coup du Belvédère mais les conditions sont bien différentes. Vous en trouverez un compte-rendu fidèle dans les pages jointes en annexe. Ces documents, qui m'ont été transmis par un de mes camarades de promo, le Colonel Weymuller, relatent le fait d'armes époustouflant réalisé par les jeunes F. F. I. du Bataillon de Franche Comté. Ceux-ci, partis du lac de Retounemer ont grimpé "schuss", en dépit d'une tempête de neige d'une rare violence limitant la visibilité à 30 mètres.

Les mémoires de Grand-Loup.

Grâce à leur folle témérité, ils sont passés à travers le dispositif des postes de surveillance allemands, lesquels se sont mis à l'abri du froid, et ils sont tombés sur le poil d'une vingtaine de Teutons qui coïnciaient la bulle au Grand Hôtel du Hohneck, à 1400 mètres d'altitude. Après cet exploit étonnant, les jurassiens sont relevés par une compagnie du 4^{ème} R.T.T., ceux là même qui se sont payés le Belvédère , près de Cassino.

Un deuxième document joint en annexe vous fera vivre un deuxième exploit réalisé au Honeck, celui de la Compagnie Lartigau, du 4^{ème} Régiment de Tirailleurs Tunisiens, venue remplacer les Jurassiens. Les tirailleurs tiendront tête pendant 10 jours, par - 24°, à des forces allemandes 10 fois supérieures en nombre et en moyens d'appui. Voilà un scénario tout trouvé pour nos cinéastes en panne d'inspiration. Après cette digression, il est temps de revenir au Grand Valtin où la tempête de neige se fait sentir, certes, mais sans rivaliser avec les températures polaires du Hohneck.

Un coup d'œil sur le croquis ci-dessous pour vous aider à comprendre. La route du Grand Valtin au Rudlin occupe une sorte de gouttière parallèle à la ligne de faite, gouttière où se rassemblent les eaux de la grande et de la petite Meurthe. Cette vallée, située à environ 800 mètres d'altitude, est surplombée sur son flanc Est par la ligne de crête et ses contreforts qui se tiennent aux environs des points cotés 1300 mètres.



Au moment où nous arrivons, cette belle vallée est recouverte par une couche de neige de 40 cm d'épaisseur. Epatant pour les amateurs de ski de fond! Cette description idyllique et vacancière mérite d'être un peu corrigée. En effet les Allemands ont pratiqué le système des abattis piégés au goulet qui sépare le Valtin du village du Grand Valtin.

Ils ont également établi une position de défense juste au-dessus de ce malheureux village du Valtin et ils vont s'y accrocher comme des arapèdes. Les habitants, avec l'appui moral du maire et du curé, refuseront de se laisser évacuer, en dépit des pressions du commandement français.

Dès le premier jour, je dirige une patrouille de reconnaissance en direction du col des Trois Places (point coté 1053 sur la carte). Mon journal personnel mentionne: R. A. S.

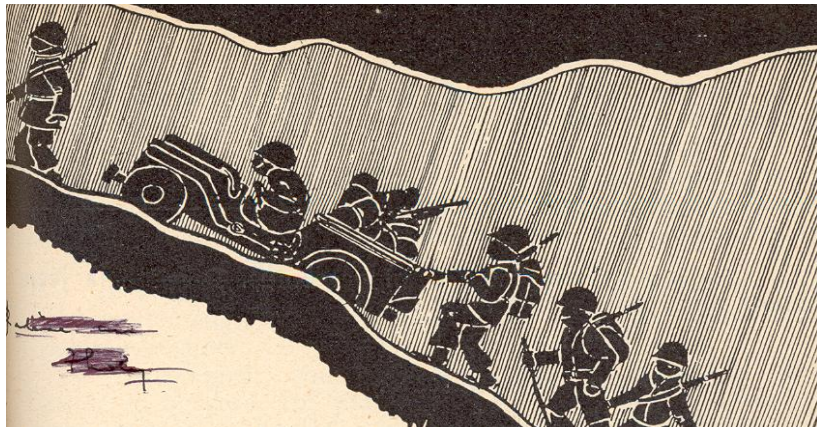
Le 7 décembre, c'est le lieutenant de Mérode qui reçoit la mission de constituer un détachement à pied qui devra se rendre jusqu'à l'auberge de Balveurche qui domine d'un côté la

Les mémoires de Grand-Loup.

route de la Schlucht et de l'autre coté la haute vallée de la grande Meurthe. Je prends le commandement du groupe d'éclaireurs du premier peloton et j'assume le rôle d'adjoint à Mérode.

Comme je vous l'ai dit dans les chapitres précédents, le Prince de Mérode c'est un personnage! Revêtu d'une canadienne très vacancière dont il noue curieusement la ceinture, équipé de chaussures peu adaptées à une reconnaissance polaire, il porte le casque léger comme Maurice Chevalier chaussait le canotier. Le prince s'est toujours énergiquement refusé à porter le casque lourd. Devant nous, Popaul Landry, son sous-officier adjoint et braconnier de charme, dirige l'équipe des éclaireurs-démineurs. Condamnés au rythme d'un convoi funèbre en raison de l'utilisation du fameux détecteur de mines que tout le monde connaît, au bout des 30 premières minutes, nous n'avons pas parcouru plus d'un kilomètre. Le Prince prend la bonne décision: "Landry, rangez-moi votre saloperie de poêle à frire (le détecteur de mines), et à Dieu vat! En avant ! "

Notre brillante troupe, éclairée par Paul Landry et ses boys, avance enfin à une allure raisonnable sur le chemin forestier. Mérode a pris la précaution d'ajouter deux jeeps à notre détachement en vue de garder une très bonne liaison radio avec le P. C. et bénéficier de l'appui de deux mitrailleuses.



En toute logique, nous pensions rencontrer des postes de surveillance ou des patrouilles de l'adversaire. Il n'en est rien. Les Allemands se sont donc repliés assez largement au-dessus de la rive droite de la Meurthe.

Le lieutenant Bonnafont, prévenu de notre arrivée nous accueille avec sa jovialité bien connue. Un chocolat chaud attend tous les hommes de notre détachement. Il est fort apprécié! Bonnafont nous fait part des difficultés rencontrées par l'escadron de Baulny au Collet de la Schlucht et de la défense teigneuse des Teutons qui interdisent la conquête du col pourtant très proche. Il nous apprend également le déroulement de combats furieux au sommet du Hohneck. Après avoir jeté un coup d'œil sur sa carte renseignée, nous le quittons rapidement. Le retour s'effectue par le même chemin forestier, avec les mêmes dispositions de sécurité rapprochée. Tout se passe pour le mieux et nous rejoignons le Grand Valtin au moment où la nuit va tomber. Avec 20 kilomètres de marche dans la neige épaisse, par - 20°, nous ne manquons ni d'appétit ni d'envie de nous étendre.

Toujours contents d'être soldats?

Les journées qui suivent sont consacrées au déminage et à l'enlèvement des abattis piégés à un kilomètre à l'Est du Valtin. Cette opération, nécessaire mais peu excitante, s'effectue sous le tir des mortiers allemands. Nous ne parviendrons jamais à déterminer l'emplacement de ces fichus "minnenwerfer". Comme nous avons appris à le faire, nous brisons les troncs d'arbre

Les mémoires de Grand-Loup.

à l'aide du treuil et nous poussons les débris dans les fossés. Je dirige un groupe d'une dizaine d'hommes chargés de cette opération. Au moment où notre travail se termine, une "schuhmine" éclate à mes pieds. Deux de nos hommes qui roulaient le dernier tronçonneau sont blessés. Kaltenbach hurle en se tenant le visage. Il ne voit plus rien. Le malheureux garçon ne retrouvera jamais la vision. Les éclats de bois lui ont fait perdre totalement la vue. Ce pauvre homme m'en tient pour seul responsable; ce qui, hélas, est en partie vrai. J'aurais pu éviter de faire rouler les troncs d'arbres sur les bas-côtés. Ce n'était pas indispensable.

Le dimanche 10 décembre, le lieutenant de Vaublanc me demande de faire une liaison en jeep avec le 2^{ème} escadron récemment installé à Plainfaing et au Rudlin. J'ai la chance d'avoir un équipage de jeep plutôt joyeux et décontracté, avec Paul Belvert et de Lamothe. L'aspirant étant toujours privé de carte, Vaublanc me montre, sur la sienne, un chemin forestier qui paraît traverser la vaste forêt de la Haute Meurthe, à l'Ouest du Grand Valtin.

Nous parcourons le premier kilomètre à l'allure d'enterrement imposé par l'utilisation de la "poêle à frire". Nous la rangeons vite aux accessoires et nous la remplaçons par une bonne et solide pelle de l'armée américaine afin de passer à travers les congères qui, par place, dépassent un mètre d'épaisseur. Dans cette forêt sans fin, aucune habitation. Belvert, assis sur le capot de la jeep doit m'avertir des formes suspectes. Avec son grand sourire de jeune-premier, il me rappelle que "ce sont toujours les mêmes qui se font tuer".

Nous nous perdons à plusieurs reprises et c'est tout à fait par hasard que nous débouchons, enfin, sur la vallée de Plainfaing. Nous y trouvons le capitaine Ronot qui prépare son opération en direction du col du Louschbach. Il est bien trop occupé pour s'intéresser à notre périple sylvestre et, fort sagement, il nous conseille de rejoindre le Grand Valtin en prenant la grande route "comme tout le monde". C'est ce que nous faisons !

Le 11 décembre 1944 Léonce m'expédie au-dessus de la maison forestière de la Combe en passant par 1053, pour y faire une mission de surveillance de plusieurs heures. Je m'installe avec mes 5 gaulois à la lisière de la forêt qui surplombe la vallée de la Grande Meurthe. Assis dans 50 centimètres de neige, par - 15°, nous ne tiendrons pas plus de trois heures sur cette position. Les Fridolins, qui tiennent sous leur feu le Valtin, sont d'une discrétion totale. Nous ne percevons aucun signe de leur présence. Pourtant ils sont bien là! Nous en avons la preuve immédiate: Quand nous rentrons au Grand Valtin, l'escadron est en grande effervescence. Que se passe-t-il?

Le lieutenant Caniot serait tombé dans une embuscade en arrivant aux premières maisons du Valtin et il y aurait des blessés. Nous partons donc à pied, derrière Léonce de Gastines, avec le peloton pour tenter de le dégager. En fin d'après-midi, nous apprenons l'heureux dénouement de cette situation difficile. Jean Vidal, guerrier chevronné, a su prendre les mesures nécessaires pour faire fuir les "frisés". Il réussira également à remonter le blessé, le grand Villeneuve, sous le nez des Allemands. Transporter un client de 85 kilos sur un raidillon de 250 mètres, c'est aussi un exploit sportif.

Les jours suivants sont occupés à des patrouilles sans grandes ambitions car notre Colonel s'est lancé résolument dans la conquête du col du Louschbach et du col du Bonhomme avec tout ce qui est disponible dans notre régiment. Ce col du Louschbach est devenu l'objectif principal du commandement. Notre coin cesse d'intéresser les grands chefs.

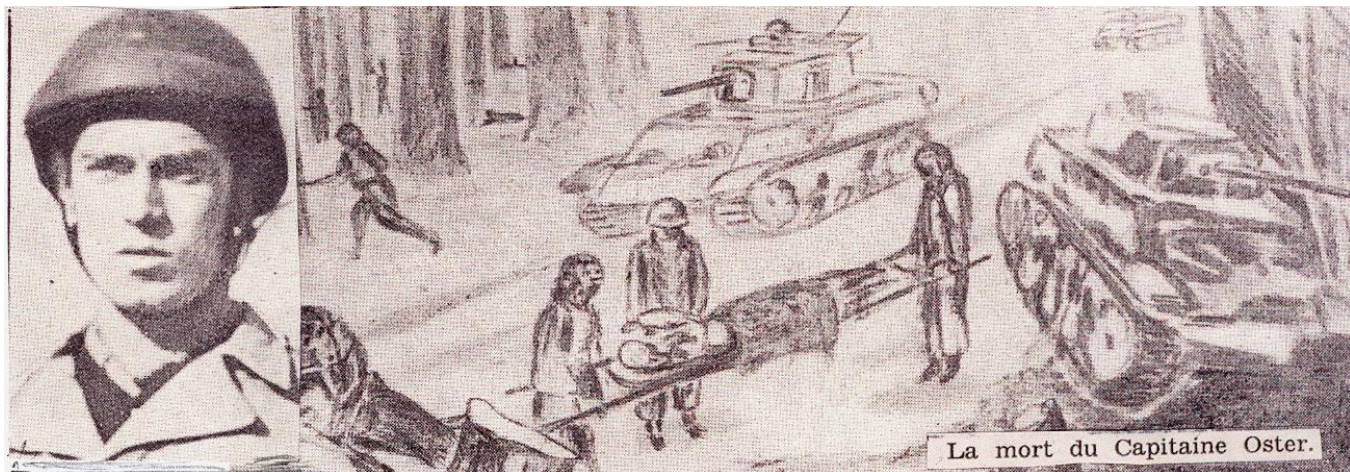
Le 18 décembre, l'escadron se porte au village du Rudlin pour épauler le flanc droit de cette audacieuse opération régimentaire qui va réussir fort brillamment. Notre peloton reste donc seul, au Grand Valtin, pour "battre l'estrade", comme on dit dans la cavalerie. A notre droite, les voisins les plus proches sont ceux de l'auberge de Balbeurche, c'est à dire à 10 kilomètres. A notre gauche, l'escadron installé au Rudlin est distant de 8 kilomètres et nous en sommes toujours séparés par le point d'appui allemand qui maîtrise le village du Valtin.

Les mémoires de Grand-Loup.

Il est donc bien clair qu'en dépit de nos activités de patrouilles, les Allemands auraient très bien pu s'infiltrer entre nos points d'appui sans que nous n'en sachions rien. Eussent-ils atteint et occupé Gérardmer que nous l'aurions allègrement ignoré. Heureusement, ils n'avaient plus les réserves suffisantes pour effectuer ce type d'opérations-commandos dont ils étaient coutumiers.

Le 19 décembre, une lettre de Nancy m'apprend une heureuse nouvelle: l'offensive de Patton sur la Sarre a libéré la cité de St Avold où les Allemands avaient évacué les blessés de Jeandelincourt. Ma mère a été rapatriée sur l'hôpital de Nancy et la cellule familiale commence à se reconstituer.

Le 20 décembre, Léonce de Gastines obtient sa première permission depuis le débarquement et il pourra ainsi retrouver sa famille. Grand-Loup prend le commandement du premier peloton et du point d'appui du Grand Valtin. J'ai la chance de recevoir le renfort de deux chars-destroyers du 7^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique. Le lendemain, notre commandant d'escadron décide d'effectuer une petite opération sur le Valtin : le 2^{ème} peloton partira du Rudlin et il arrivera, avec ses A. M., par la route départementale D.23. Il me demande de descendre avec une patrouille à pied jusqu'à l'église du village, point de rendez-vous. Je place mon sous-officier adjoint, le chef Rieger, en position d'appui et de recueil au fameux goulet. A l'heure dite, je dégringole le raidillon avec une patrouille de cinq voltigeurs. Arrivé à l'église, j'ai la surprise de n'y trouver personne. Je renifle une "cagatte" comme on dit en "pataouette" (jargon pied-noir). Privé de radio comme toutes les petites troupes à pied de l'époque, je commence à me faire vieux, au pied de l'église du Valtin. Au bout d'un quart d'heure, pas très rassuré et plutôt furieux, je décide de ne pas les attendre plus longtemps. C'est au grand galop que nous remontons le fameux raidillon qui a failli être fatal à Guy Caniot. Arrivé à la première de mes A. M., je prends contact radio avec le P. C. de l'escadron pour connaître les raisons de l'absence de nos amis au point de rendez-vous. J'apprends qu'ils sont tombés sur des mines bien camouflées et qu'ils n'ont pas dépassé les premières maisons du village. Pas content, Grand-Loup! Il ne le cache pas à son capitaine. J'apprends aussi la mort du capitaine Oster, mon compatriote. Il a sauté sur une mine alors qu'il progressait en direction du col du Louschbach, à la tête d'un détachement formé d'un peloton de chars et d'une compagnie de F.F.I.



C'est le deuxième capitaine qui disparaît dans la tourmente. Cet homme de guerre silencieux m'impressionnait beaucoup et je n'étais pas le seul. Grand et svelte, il avait une vague ressemblance avec James Steward et nous l'admirions sans réserve.

Le 22 décembre, le Père Deal, l'aumônier du régiment, vient nous dire la messe de Noël au Grand Valtin. Ce saint homme, seul avec son conducteur dans une jeep découverte, passera

Les mémoires de Grand-Loup.

trois jours à parcourir toutes les routes enneigées, du collet de la Schlucht jusqu'au col du Bonhomme. Ainsi, tous les pelotons du régiment auront droit à leur messe de Noël (Le journal de marche du 2^{ème} R. S. A. R. précise même que la température est tombée à -25°).

Le 23 décembre, c'est le P. C. de notre escadron, au Rudlin, qui est attaqué au bazooka pendant la nuit. Rien ne les arrête, rien ne les abat, ces sacrés "deutsch soldaten"! Sont-ils subjugués par l'arrivée d'Himmler à la tête du réduit de Colmar? Sont-ils encouragés par la récente reconquête du Hohneck? Il est certain qu'ils font preuve d'une agressivité stupéfiante, si l'on tient compte de leur position précaire et du froid sibérien qui s'est abattu sur l'Est de la France.

Tandis que je maintiens une activité de patrouilles, somme toute assez banale, devant le Grand-Valtin, l'escadron Ronot mène des combats difficiles mais finalement victorieux pour la conquête du col du Louschbach et du col du Bonhomme. Cette réussite leur vaut la visite et les félicitations du Général de Gaulle et du Général de Lattre venus visiter ce secteur, en cette journée de Noël 1944.



Le général de gaulle, le père Lecoq, les généraux Guillaume et de Monsabert

En fait, ces deux grands patrons viennent examiner les dispositions à prendre, de toute urgence, pour conserver Strasbourg et l'Alsace avec les seules forces de la 1^{ère} Armée française. Cela peut vous surprendre mais, à l'époque, nous n'avons rien su de l'offensive allemande des Ardennes, ni de la décision américaine de replier toutes les forces alliées derrière la ligne des Vosges.

Quelques jours plus tard, Grand-Loup, tordu par des douleurs abdominales, est plus ou moins dans la "vappe". C'est malin! Le médecin du régiment vient m'examiner et il diagnostique une crise d'appendicite. Malgré mes protestations, il me fait évacuer sur l'hôpital de Remiremont. Cet établissement est rempli jusqu'à la gueule par les blessés et les gelures graves.

Avec ma petite appendicite ridicule, au milieu des copains immobilisés dans leurs plâtres, j'ai bonne mine! J'ai honte, je ne vous le cache pas. On m'opère le dernier jour de l'année et je passe le réveillon de Nouvel An dans un brouillard complet, seul au milieu de tirailleurs algériens qui manifestent une gaieté tapageuse.

Ils me font boire et manger avec beaucoup de gentillesse, à l'insu du corps médical. Je termine ainsi, de manière assez navrante, une année 1944 qui m'avait pourtant gâté jusqu'à l'avant-dernier jour.

Si j'avais connu Brassens à cette époque, j'aurais pu fredonner sa chanson de Marinette : "Avec ma petite couture, j'avais l'air d'un con, ma mère " etc..

Les mémoires de Grand-Loup.

Dur, dur, le " repos du guerrier" !



Place Stanislas à Nancy

Transféré par autorail de Remiremont à Dijon, Grand Loup ne restera pas longtemps dans la capitale de la Bourgogne. A 21 ans, on cicatrise vite et, 7 à 8 jours après l'opération, je commence à marcher presque normalement. Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre que j'ai hâte de quitter ce haut lieu du pain d'épice, de la moutarde et du scalpel militaire. Coup de bol (si je puis dire!), un gros contingent de blessés est annoncé et un problème de lits paraît se poser à la direction de l'hôpital. Aussi les médecins se laissent-ils facilement convaincre de me laisser prendre la tangente, muni d'une permission de 10 jours.

Arrivé dans la gare de Dijon, quasi déserte, j'apprends que les trains de voyageurs ne sont pas prêts à reprendre du service. En effet les Allemands ont emporté avec eux une bonne partie du matériel roulant de la S.N.C.F. et les chasseurs-bombardiers US ont fait des cartons sur les locomotives et les wagons restés sur le territoire français. Les cheminots me proposent une place dans un wagon de marchandises en partance pour Nancy. J'accepte leur proposition et ces braves garçons m'aident à m'installer sur des caisses de munitions. Le voyage dure une quinzaine d'heures, par un froid quasi polaire qui me transforme en véritable glaçon .

En sortant, je découvre une ville privée de véhicules civils, peuplée d'humanoïdes au visage morose qui galopent, fesses serrées, sous un ciel d'hiver lorrain, bas, gris et triste comme la mort. J'emprunte l'avenue Foch et j'arrive à la place de la Commanderie qui m'est assez familière. Vous pouvez imaginer l'état d'excitation mêlée d'inquiétude d'un garçon qui va retrouver sa mère, plus que gravement blessée, après 2 ans d'absence.

Votre arrière-grand-mère, libérée par les Américains à Saint-Avold, sortie de l'hôpital de Nancy depuis quelques jours, a été installée chez des amis dont l'appartement offre un minimum de confort qui n'existe pas dans celui de mes parents (Pas de toilettes, pas de salle de bains, dans ces vieux immeubles nancéens du 19^{ème} siècle). Ces retrouvailles sont évidemment très émouvantes mais, n'ayant pas la sensibilité ni la plume du vieil Alfred (je veux parler de Vigny, bien entendu !), ni le souffle puissant du grand Victor, je vous laisse le soin d'imaginer l'intensité des premières heures passées dans ma famille presque regroupée ...

Amputée du bras gauche, le bras droit brisé et mal réparé, le corps criblé d'éclats d'acier et d'échardes de bois, Charlotte Heissat n'est plus qu'une plaie vivante. Elle a les nerfs à fleur de peau. Dans ces conditions difficiles, sinon dramatiques, cette première réunion familiale ne pouvait être franchement joyeuse. Heureusement, mon vieux père est un monument de tendresse et de bonne humeur. Grâce à lui, ma mère parvient à oublier, de temps en temps, ses souffrances et ses pensées morbides. A ce sujet, je peux en témoigner, elle n'en voudra jamais aux Américains. Elle a toujours considéré qu'elle était victime d'un destin malheureux lié à la folie guerrière des hommes, à celle du führer en particulier.

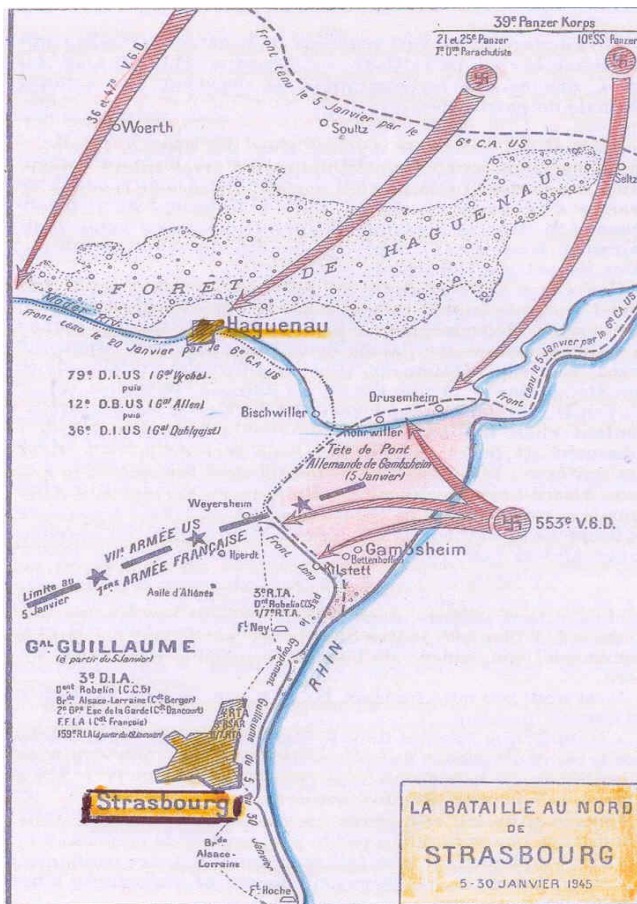
Les mémoires de Grand-Loup.

Les Lorrains sont bourrés de défauts mais ils savent rester stoïques devant les grands drames de l'histoire. Histoire qui ne les a jamais épargnés.

Mon pater, assez cocardier, a prévenu tous ses amis du retour du fils prodigue. Il m'impose le port de la barrette de décorations pour aller prendre des pots chez les uns et chez les autres. Grand-Loup, buveur d'eau à l'époque, accepte même de se taper les succédanés d'apéritifs de ces temps de restrictions alimentaires. C'est franchement "dégueu", mais cela fait tellement plaisir à mon pauvre père que je n'ose pas refuser.

Tous m'interrogent sur la bataille des Ardennes et l'offensive allemande en cours sur Strasbourg. Cela me flatte. Rappelez-vous que, deux ans avant, j'étais encore un lycéen en pantalon de golf, un vrai gamin devant ces vieux messieurs! Heureusement, Grand-Loup ne se fait pas la "grosse tête" et il peut, sans mentir, les rassurer. Il est exact qu'au niveau de la troupe française, nous ignorons la gravité de la situation et nous avons considéré cette attaque comme une simple péripétie.

Aujourd'hui, la lecture du livre "Histoire de la 1^{ère} Armée française " me donne un fameux démenti. Un coup d'œil sur la carte (ci-dessous) de la basse Alsace au 2 janvier 1945 vous convaincra de la sottise de mes affirmations et de la vanité de ma royale confiance.



Les flèches rouges représentent l'attaque de 6 divisions allemandes dont 3 divisions blindées. Pour faire bonne mesure, l'attaque sur Haguenau est accompagnée d'un franchissement du Rhin à 15 kilomètres au nord de Strasbourg. Cette offensive a bien failli être couronnée de succès car elle a surpris le commandement américain. En effet, fin décembre 1945, comment pouvait-on imaginer qu'après la bataille des Ardennes qui avait dévoré ses réserves, ce coquin d'Hitler pourrait encore réunir une force aussi importante? Si les grands chefs français ont su tenir secrète leur inquiétude, le commandement américain a franchement paniqué, comme l'indique l'extrait de ce message adressé au général Patch par l'état major d'Eisenhower, en date du 2 janvier 1945 :

*" le général craint que vos divisions ne soient sérieusement malmenées ou même culbutées ... etc... le gros de vos divisions doit être porté, pour le 5 janvier, sur la pente des Vosges sans vous préoccuper des répercussions politiques de cette mesure ... vous devez donc **consentir à l'abandon de Strasbourg** et du terrain à l'est des Vosges . "*

Ainsi donc, tandis que je racontais des " carabistouilles " involontaires à mes amis nancéens, nous avons frôlé la catastrophe. Celle-ci fut évitée grâce à la saine et vigoureuse intervention du général de Gaulle et du général de Lattre de Tassigny qui ont jeté toutes nos réserves sur Strasbourg et forcé la main au commandement américain.

Voilà pour l'histoire, revenons à ma permission, si vous le voulez bien.

A la demande de mon vieil ami Willemetz, je vais faire une visite de courtoisie à la "Corniche Drouot" (classe de préparation à Saint-Cyr), au lycée Henri Poincaré. Mes jeunes camarades me reçoivent comme un Général d'armée. C'est flatteur, n'est-il pas?

Les mémoires de Grand-Loup.

Cette vache de Willemetz, que je tenais pour un ami, a préparé son coup et ses troupes. Les "cornichons" insistent pour obtenir une allocution de leur "ancien". J'improvise donc un laïus sur l'emploi des blindés dans la guerre moderne, laïus d'une banalité affligeante qui déclenche leur enthousiasme. Si vous voulez connaître mon sentiment profond, ces charmants camarades n'ont rien écouté de ce que j'ai pu leur raconter.

Leurs applaudissements vont à ma tenue de combat américaine qui sent encore la poudre et le sapin des Vosges, sans oublier mon calot rouge des spahis, très populaire en 1945.

Grand-Loup profite de sa présence au lycée pour aller saluer notre sympathique proviseur, monsieur Fraysse, et nos anciens professeurs, notamment Médard, professeur d'anglais le jour, saboteur de voies ferrées la nuit, et Colombier, prof. de français de la "corniche" en 1942. Je lui réclame mes 3 dernières dissertations qu'il n'a pas corrigées avant mon départ pour l'Espagne. Il en convient bien volontiers et, pour se faire pardonner, il m'offre un demi à "l'Excelcior", son bistrot favori.

Je vous raconte ces petits faits sans importance parce qu'ils soulignent l'évolution des relations "élèves-enseignants" faits, à la fois, de respect et d'estime en 1945. Selon mes chers petits-fils, ce type de rapports entre cochons d'élèves et professeurs est, aujourd'hui, à ranger au musée des antiquités. C'est à coup sûr bien dommage.

Au petit-déjeuner, mon père me tend la moitié de son quotidien "L'est Rpublicain". Devant mon peu d'empressement à me plonger dans la lecture, il s'inquiète:

- "Tu ne t'intéresses pas aux nouvelles?"

- *Eh bien vois-tu, chez Franco, il n'y avait pas de journaux ; pas davantage dans les camps d'entraînement de l'armée française. Des revues d'armes, oui, des revues de presse... jamais !*

- *Et ça ne te manque pas ?*

- *Je n'en ressens plus le besoin. Et je n'ai même pas écouté la radio depuis mon départ de Nancy en février 1943 !"*

Il est un peu scié, le pater. Etonné par ce fils qui ne paraît pas totalement stupide et qui ne se tient pas au courant des nouvelles du monde. Je lui fais remarquer, avec un brin de malice et un zeste de mauvaise foi que son canard lorrain s'intéresse à la guerre des "Ricains", aux problèmes de ravitaillement, aux nouvelles locales, mais ne dit pas un mot sur les combats de l'armée d'Afrique. Il n'en convient pas volontiers. Ce manque d'intérêt des Français pour la 1^{ère} Armée était pourtant réel puisque le Général de Lattre a pensé nécessaire d'en faire état au Général de Gaulle dans une lettre qu'il lui adresse fin Décembre 1944.

En voici un court extrait:

"D'un bout à l'autre de la hiérarchie et particulièrement chez les officiers, même de haut grade, l'impression générale est que la nation les ignore et les abandonne. Certains vont même jusqu'à s'imaginer que l'armée régulière venue d'outre-mer est sacrifiée de propos délibéré. Cette pensée affreuse n'est d'ailleurs pas profonde; on arrive facilement à convaincre les intéressés de la folie d'une telle idée. Mais, boutade ou non, il n'en demeure pas moins qu'elle hante certains esprits.

La cause profonde de ce malaise réside dans la non-participation apparente du pays à la guerre..."

La réponse du Général de Gaulle se veut réconfortante, mais on sent que ce n'est pas sa préoccupation première. En clair, il n'a rien à cirer des plaintes du roi Jean ! (page 337)

Dix jours de permission, cela passe bougrement vite. Ma mère cherche de mauvaises raisons pour me retenir tandis que ma grand-mère, toujours patricienne lorraine, marque sa peine par un simple regard. Ce regard, je le connais bien. Quant à mon père, pourtant vieux et brave fantassin de 14-18, il me fait de belles recommandations de prudence qu'il sait parfaitement inutiles

Les mémoires de Grand-Loup.

Dans la neige et le froid, je fais du "GMC-stop" pendant quarante-huit heures, cherchant en vain mon régiment du côté de Gérardmer et Remiremont pour le retrouver, finalement, au repos à Champey (Haute Saône), à proximité d'Héricourt et de Sochaux.

Ayant quitté des pauvres parents en grande peine, j'ai un peu honte de laisser éclater ma joie en saluant mes vieux compagnons du 4^{ème} escadron. C'est avec un sourire hilare que j'entre à la popote des officiers, une bouteille de mirabelle dans chaque main !!!

Dure, dure, la bataille de Colmar !

L'escadron est au repos près d'Héricourt depuis le 2 janvier 1945. Nos blindés sont en révision à Sochaux où ils seront remis à neuf. Une magnifique surprise m'attend à la popote des officiers: un nouvel aspirant m'a remplacé dans le rôle difficile métier de popotier.

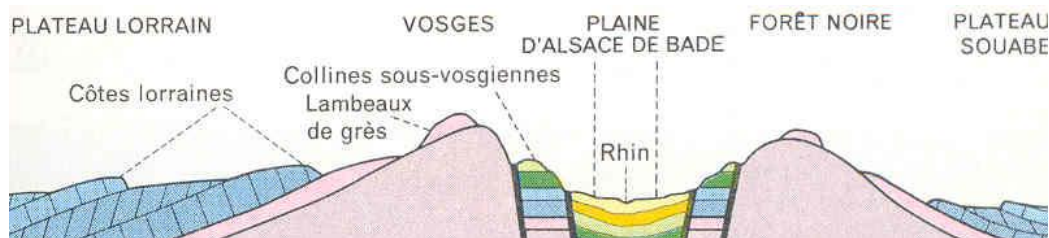
Les trois derniers mois de guerre transformeront notre camaraderie d'école en une solide amitié. Nous ne traînons pas longtemps à Champey car nous recevons l'ordre de rejoindre dare-dare Masevaux, dans l'Alsace du sud. C'est dans des tourbillons de neige que nous nous installons à Sikert, délicieux village typiquement alsacien. Au moment où nous arrivons, la bataille de Colmar vient de démarrer alors que l'offensive allemande, au nord de Strasbourg, n'est pas encore terminée.

Dans toute bataille, à quelque niveau qu'elle se situe, les chances de succès dépendent de l'élément surprise. La surprise dans cette offensive tient à la météorologie: imaginez l'hiver canadien avec le blizzard et des températures de l'ordre de moins 20°. Un temps à ne pas mettre un fantassin dehors! C'est pourtant ce que va faire le père de Lattre, en dépit des réserves exprimées par ses adjoints, Béthouart et Monsabert .

La 2ème condition du succès, c'est la supériorité du nombre et de la puissance de feu. La supériorité du feu nous est acquise, encore que l'aviation ne puisse intervenir en raison des conditions météo. Pour le nombre, le roi Jean réussit enfin à arracher au commandement américain le prêt, pendant 15 jours, de 2 puis de 4 divisions.

Je le sais bien, vous n'appréciez pas particulièrement les pages d'histoire militaire distillées par votre grand-père. Pourtant un bref exposé me paraît indispensable. Celui-ci sera lumineux, comme à l'accoutumée. Vous avez beaucoup de chance, le savez-vous?

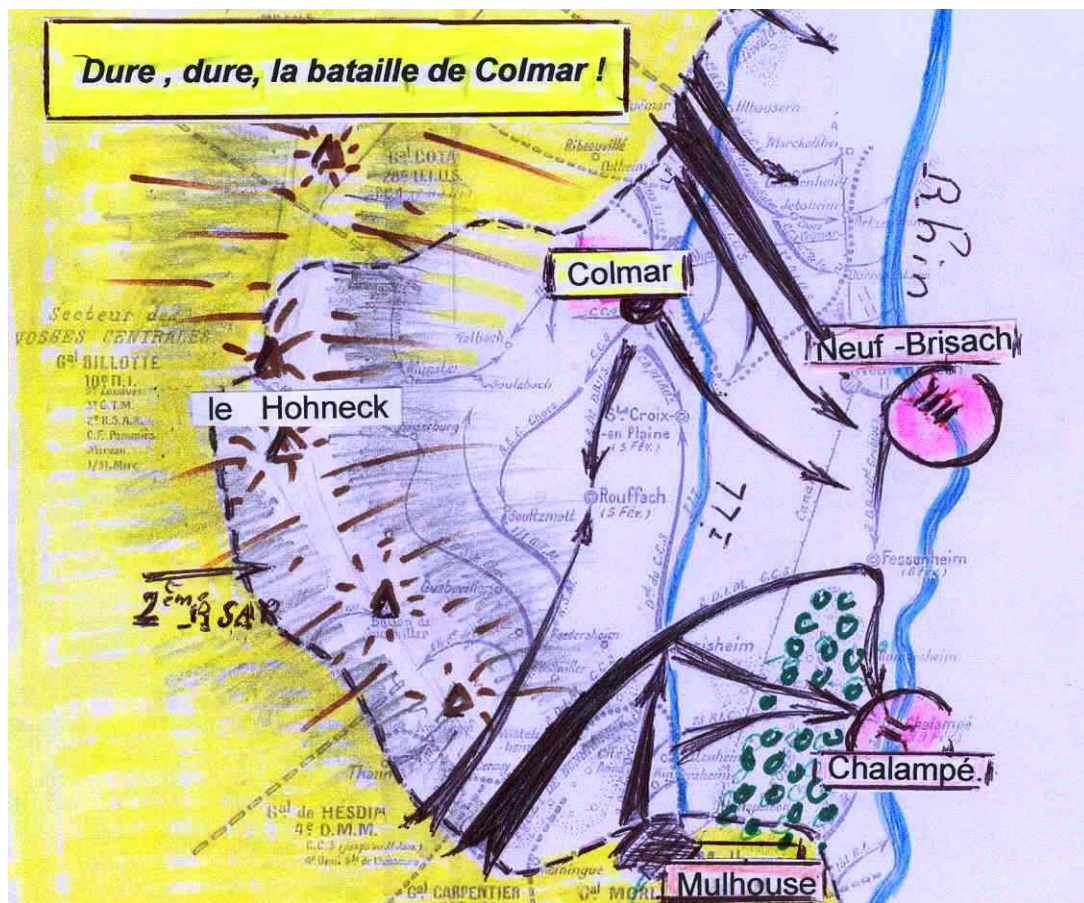
"Chouffez" un peu le croquis ci-dessous: (Guide Michelin"Alsace-Lorraine)



La plaine d'Alsace forme un corridor assez étroit (20 kms de large), dominé à l'ouest par la chaîne vosgienne qui s'affaisse brutalement sur les vignobles de cette belle province. Si mes souvenirs sont exacts, cela s'appelle une plaine d'effondrement (schéma tiré du guide vert Michelin).

Les mémoires de Grand-Loup.

La situation militaire, le 20 janvier 1945, est d'une simplicité biblique :



Les allemands ont reçu l'ordre de s'accrocher au terrain, coûte que coûte, comme des morpions (*expression militaire un peu crue mais éloquent*). "Morpionner", ils savent le faire, nos amis les "frisés". Leur position dessine un saillant appelé la poche de Colmar, poche collée au Rhin à 20 kilomètres nord et 20 kilomètres sud des ponts de Neuf-Brisach et de Chalampé.

Cette hernie, très nette sur la carte jointe, dessine un ventre qui s'appuie sur la ligne de crête depuis le Hohneck jusqu'au ballon de Guebwiller. Hitler vient de renforcer ses troupes d'Alsace avec 2 divisions de montagne retirées de Norvège. Ces unités sont parfaitement habituées au froid et, de plus, elles ne sont pas usées par le combat.

Comment buter les hordes germaniques de l'autre côté du Rhin?

Pour y parvenir, le roi Jean a eu le temps de mûrir son plan dont l'exécution est conditionnée, depuis Décembre 1944, par les renforts américains. Il veut arracher le «clou» teuton enfoncé dans le sol alsacien par un effet de tenaille qui doit sectionner cette excroissance au ras du Rhin, au pont de Neuf-Brisach. Il veut aussi tenir la ville de Colmar en dehors de la zone des combats, volonté nettement marquée par les flèches matérialisant les axes d'effort. Certains généraux souhaitaient un axe d'effort nord-sud plus rapproché du Rhin. Le père de Monsabert était favorable à cette solution. Je laisse aux stratèges le soin d'en débattre.

L'exécution du plan de Lattre est très laborieuse dans les premiers jours, en raison du temps épouvantable et de l'incroyable ténacité de nos adversaires. Dans les bourrasques de neige qui redoublent de fureur, nos pauvres fantassins, appuyés au plus près par les canons des

Les mémoires de Grand-Loup.

Sherman et des tanks destroyers, progressent pas à pas au prix de souffrances et de pertes importantes.

La mâchoire sud, privée de renforts, s'est brisée quelques molaires entre Mulhouse et Cernay (Les Commandos d'Afrique, culbutés par une contre-attaque appuyée par des "panzer" tout neufs, ont subi les pertes les plus importantes de toute leur campagne dans les combats de Cernay).

La mâchoire nord, renforcée par le corps d'armée U.S du général Milburn, (60.000 hommes) a fonctionné comme un rouleau compresseur, selon le schéma prévu.

Pendant que cette bataille de gros bataillons se déroule en plaine alsacienne, mon régiment est mis à la disposition de la toute jeune 10^{ème} division d'infanterie (formée de F.F.I. à peine instruits) chargée d'exercer, d'ouest en est, une pression sur le fameux ventre mou de la ligne de crête. Mon régiment reprend donc la route vers le sud, contourne le massif Vosgien et se réinstalle sur le versant Lorrain, entre la Bresse et le col du Bonhomme.

Notre 4^{ème} escadron est invité à escalader le versant lorrain par une route en lacets recouverte de plus d'un mètre de neige. Les automitrailleuses patinent et refusent d'avancer. C'est mission impossible! Les officiers de l'état-major n'ont probablement pas examiné le bulletin d'enneigement de la télé. Têtu, le commandement s'obstine et nous envoie un bulldozer. Pendant que ce bel engin progresse à une allure d'escargot sous des rafales de neige, nous nous réchauffons auprès de maigres feux allumés sur la glace. Bien entendu nous n'avons pas vu la queue d'un allemand. Leur commandement n'a pas perdu de temps pour tenter de les replier, vite fait, sur l'Alsace. Finalement Colmar tombe comme un fruit mûr le 2 février 1945.

Pourtant nous continuons à jouer les utilités en tapant des pieds dans la neige pour garder un peu de vie dans nos orteils.

Le 5 février, notre régiment reçoit l'ordre de retourner dans ses cantonnements autour d'Héricourt. C'est ainsi que le très brillant 2^{ème} régiment de spahis algériens de reconnaissance a fait de la figuration dans cette glorieuse bataille de Colmar.

L'école de Rouffach , c'est fou,fou,fou ..!



Plaine de ROUFFACH!

Mis en appétit par notre court séjour à Masevaux, nous souhaitons changer de crèmerie pour revenir en Alsace. Des changements vont intervenir; mais ils n'iront pas dans le sens souhaité.

Au niveau du régiment, le Colonel Lecoq va nous quitter pour prendre le commandement de l'école des cadres de Rouffach. Nous perdons un patron de très grande classe. Il est remplacé par son adjoint, le chef d'escadrons de la Chauvelais, un homme d'une courtoisie très 18^{ème} siècle.

Dans notre escadron, c'est le lieutenant Philippe de Mérode qui s'en va. Nous sommes désolés de perdre ce compagnon d'arme qui est un grand seigneur, doublé d'un ami d'une qualité rare.

Les mémoires de Grand-Loup.

En ce qui me concerne, le changement intervient le 19 février 1945, date à laquelle je suis désigné pour l'école de Rouffach. Ceux qui ont connu l'école de Salambô ou celle de Douera me souhaitent beaucoup de bonheur :

- *Tu verras, en petites foulées dès le lever du soleil et les veillées morales jusqu'à 22 heuresla vie de château, veinard !*

On m'invite à reverser mon colt, mes jumelles et, en échange, je reçois un magnifique fusil U.S modèle 1917, avec sa baïonnette. *Pourquoi un fusil?* demande l'aspirant. : *et le maniement d'armes, patate!* lui est-il répondu !

Le 20 février 1945, à l'aube, j'embarque dans un G.M.C. en compagnie d'une vingtaine de camarades de mon régiment. On nous dépose à Rouffach, jolie cité située au sud de Colmar. Les bâtiments appartiennent à l'asile d'aliénés du département. Voilà une destination hautement symbolique! Les bons mots concernant ce noble établissement ne manqueront pas, vous vous en doutez : "Maison de fous, Maréville, Ste Anne, la cité des dingues. etc etc ..

Dès l'arrivée, nous sommes interpellés par les instructeurs qui n'ont qu'un mot à la bouche : l'amalgame, l'amalgame, vous aller faire l'amalgame !!!

L'amalgame

Le dictionnaire vous éclaire sur le maître-mot de Rouffach, l'amalgame: " Alliage du mercure (Hg) et de l'étain (Sn)... Par extension, mélange de troupes ou de sociétés d'origines différentes."

Le service militaire obligatoire, si souvent décrié, constituait un creuset dans lequel s'effectuait, très naturellement, l'amalgame de garçons de toutes origines sociales et de toutes confessions. En 1945 le père de Lattre souhaite donner un esprit commun à des jeunes combattants marqués par trois origines différentes:

- La vieille Armée d'Afrique. C'est nous!

- Les F.F.L. (Forces Françaises Libres) très attachés à leurs singularités: Ils ont été les premiers à avoir repris le combat contre les allemands, dès 1940, et la vie dans le désert de Lybie leur a fait prendre quelque distance avec les règles de la discipline.

- Les F.F.I et les F.T.P, combattants de l'intérieur, souvent teintés politiquement.

Dès l'arrivée à Rouffach, l'amalgame commence par un mélange systématique de tous les futurs élèves. Cela s'effectue à la manière dont on bat les cartes avant d'entamer une partie de poker. De ce poker-menteur, le roi Jean espère sortir une pâte homogène formée de garçons animés d'une foi patriotique ardente. Pour y parvenir, il a établi un programme basé sur un énorme dépense physique et un rythme de travail complètement dingue.

En clair, il va nous en faire baver des ronds de chapeau. Mon vieil adjudant-chef, au Maroc, exprimait la même pensée par une phrase vigoureuse et définitive: « je vais vous faire pisser des lames de rasoir, en travers!»

Comment votre grand-père a-t-il vécu cette douloureuse extraction des lames de rasoir....en travers? Cela mérite bien quelques lignes.

L'arrivée à Rouffach nous réserve des surprises. On nous a donc débarqués au milieu des bâtiments d'un ancien asile d'aliénés. "Vous avez dit bizarre?" Ces mêmes bâtiments étaient occupés, jusqu'à la prise de Colmar, par une école de sous-officiers de la Wehrmacht. Voilà qui nous inspire des commentaires solidement et vertement exprimés.

Pour l'instant, c'est nous qui jouissons du spectacle: une armée de bulldozers ouvre des pistes, des routes, des places d'armes. Ils sont suivis de graders qui arasent le sol. Des bataillons de P.G. (prisonniers de guerre), creusent des fosses de 4 à 5 mètres de profondeur, bâtissent des murs, fixent des poutres horizontales, placent des bidules mystérieux.

- "Was ist das? "

- Les parcours du combattant! " nous confient les anciens.

Les mémoires de Grand-Loup.

Ce mouvement brownien dans le camp de Rouffach donne le tournis. Pour ajouter à cette impression de folie, des colonnes de G.M.C. continuent à déverser des milliers d'hommes de toutes les paroisses et de tous les régiments.

Nous sommes invités à retirer nos insignes de grade, nos calots d'arme, nos écussons. Bref nous serons tous identiques, tous à poil. C'est le " fin du fin " du fameux amalgame. Il ne s'effectue pas dans la bonne humeur, je vous le garantis.

Une heure après, je me retrouve dans un peloton où je ne connais personne et où personne ne sait qui je suis(C'est le but de l'amalgame). Certains d'entre nous ne supporteront pas le climat de l'école de Rouffach et vont distiller de l'acide sulfurique durant tout le stage. Coup de pot , le hasard , qui fait bien les choses , me place dans le même groupement qu'un de mes vieux camarades de lycée, Jean Vaillant. Vaillant, qui porte bien son nom, est un garçon merveilleux. Fantassin dans un bataillon de chasseurs à pied, il souhaite rejoindre la cavalerie. J'en fais part au Colonel Lecoq qui l'incorpore, sur le champ, au 2ème régiment de spahis. Le hasard, encore une fois bienveillant, le conduit au peloton Caniot. C'est ainsi que nous participerons, côte à côte, à la campagne d'Allemagne. Officier exemplaire, il disparaîtra en Algérie, en 1958, je crois.

Nos camarades F.F.L .refusent cette méthode et quittent l'école de cadres avec fracas. Le divorce entre de Lattre et la 1^{ère} D.F.L est ainsi consommé à Rouffach. Cette division sera finalement retirée de la 1ère armée et envoyée sur le front des Alpes (petites causes, grands effets). Cette manifestation de mauvaise humeur les privera de la campagne d'Allemagne.

La première semaine démarre sous de bien mauvais auspices; c'est le moins qu'on puisse dire.

Autour de nous, les traces de la bataille de Colmar sont encore fraîches: des matériels et des munitions de tous calibres traînent un peu partout dans les champs et les bois. Dès le premier jour on nous fait mettre en rang par 24, le fusil Springfield modèle 1917 sur l'épaule ... et en avant vers la place de rassemblement ! Dans les rangs, un gars voit un petit bidule qui dépasse du sol récemment arasé par les engins du génie. Il le shoote. Pas de bol, c'est un obus explosif de 37 mm non éclaté qui réagit mal à la caresse d'un godillot militaire. Bang! explosion ! trois mecs au tapis! L'évacuation terminée, on rassemble les 5.000 rombiers autour du mât aux couleurs, mât virginal de 25 m de haut. Mon colonel, le père Lecoq, va diriger la cérémonie. Il nous met au "présentez armes"; puis, il ordonne : "attention pour les couleurs ! " Enfin, de sa voix de stentor, il commande: "envoyez!"

Le drapeau commence à monter quand nous entendons une énorme explosion quasiment concomitante avec l'ordre: "Envoyez". Pour un envoi, c'est un bel envoi! Des éclats montent vers le ciel et retombent vers nous. Le père Lecoq, au garde-à-vous, reste de glace. Heureusement, dans les rangs, nous portons le casque. On ramasse tout de même 4 blessés parmi les élèves. Nous apprenons très vite les causes de ce superbe feu d'artifice. Un brave artilleur a été chargé de rassembler tous les obus qui traînent dans le coin et de les détruire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce malheureux n'a pas choisi le bon moment pour allumer sa mèche. Je parierais que cet officier n'a pas fait une brillante carrière.

Comme l'avaient annoncé nos anciens, les journées commencent à 7 heures du matin par l'éducation physique suivie d'activités diverses comme le close-combat, la chorale, le parcours du combattant et autres plaisanteries du même genre. Le maniement d'armes à la mode de Lattre nous étonne d'abord pour nous agacer ensuite: il faut l'exécuter à cadence normale, à cadence lente, puis à cadence très lente. Les instructeurs vicieux, courtisans sur les bords, font de la surenchère en inventant une nouvelle méthode "le maniement d'armes sans armes". Dans un établissement psychiatrique comme celui de Rouffach, nous ne pouvons plus nous étonner de rien.

Les mémoires de Grand-Loup.

Et pourtant l'un des instructeurs va nous étonner encore: il s'agit du chef de bataillon Paul Gandouët, le héros du belvédère (campagne d'Italie). Il a pris en charge l'accoutumance au feu et les exercices de combat à tir réel.

Le ramper sous les barbelés et sous le feu des mitrailleuses constitue une simple mise en bouche.

Son exercice d'attaque du village, c'est déjà plus costaud. Imaginez une rue de 4 mètres de large, bordée de maisons en bois. Vous placez, dans l'axe, une mitrailleuse bien ancrée dans le sol qui crache sans interruption des balles réelles mélangées à des balles éclairantes. Les trajectoires lumineuses sont très spectaculaires. Vous ajoutez des grenades fumigènes rouges, vertes, jaunes et vous les lancez au milieu de la chaussée. C'est très beau à voir. Le valeureux combattant avance dans la fumée épaisse, à un mètre des trajectoires de la mitrailleuse censée appuyer sa progression. Curieusement, l'exécutant ne se sent pas tellement assuré... ni rassuré.

Dans l'attaque du blockhaus, Popol Gandouët s'est dépassé. L'appui de feu des mitrailleuses, maintenant on connaît, c'est banal. Cette fois les balles entrent dans l'embrasure pratiquée dans le béton. Paul Gandouët améliore le spectacle. Il fait ajouter un tir au mortier sur l'ouvrage en y mélangeant quelques fumigènes, manière d'enrichir le décor. C'est plutôt chouette à regarder. Chouette mais, ensuite, il faut y aller. L'un des groupes est chargé de faire sauter le réseau de barbelés sous le feu des mitrailleuses avec des " Bengalores" (Les "bengalores", ce sont des sortes de tuyaux de poêle bourrés d'explosif). On arrive enfin à l'apothéose avec le lancer de grenades par l'ouverture de l'embrasure, lancer susceptible de faire cesser les tirs de mitrailleuses. Le reste de la section bondit alors pour aller aux résultats et prendre possession du blockhaus. Le moment est sublime! c'est du Cecil B. de Mille. Remarquez que certains l'ont fait dans la réalité du combat: Le commando du capitaine Ducournau, par exemple, a réussi cet exploit dans la prise des forts de Toulon (lire: "les commandos d'Afrique").

Je pourrais vous écrire tout un bouquin sur l'école de Rouffach. Je limiterai mon récit à quelques bricoles anecdotiques.

Nous passerons rapidement sur les fameux retards de notre général. C'est une véritable manie chez lui; il faut attendre le Roi Jean. Il est souvent insupportable. Les anciens qui connaissent bien son cinéma nous ont prévenus. La première et la deuxième semaines, il nous dit avec force: "mauvais! vous êtes mauvais... vous ne me méritez pas". Dès la troisième semaine, c'est bien naturel, nous nous sommes améliorés. Il était temps, voilà qui nous rassure.

Lors de la quatrième semaine, il termine son laïus avec un sourire de grand séducteur:

"Vous m'avez fait plaisir, mais vous ne le regretterez pas. Je vous réserve des surprises ... de très bonnes surprises ! "

Les surprises du Roi Jean

La première surprise est géniale, n'ayons pas peur des mots. Un beau jour, des centaines de G.M.C. envahissent l'école de Rouffach. Et que transportent-ils, ces G.M.C? je vous le donne en mille? Des jeunes Alsaciennes en tenue folklorique. Des centaines et des centaines de jeunes-filles, toutes plus belles les unes que les autres, débarquent dans le camp. C'est une invasion pacifique et charmante! Vous pouvez imaginer le tableau!



Colonnes par douze, fiers comme d'Artagnan, nous défilons en chantant devant les mignonnes. Elles sont ravies, elles applaudissent, elles en redemandent. Il a raison, de Lattre, nous sommes les meilleurs !

Les filles s'agglutinent autour des obstacles du parcours du combattant. Le spectacle les attire, c'est naturel...

Les mémoires de Grand-Loup.

Les plus pusillanimes d'entre nous sont transformés en lions de l'Atlas. Ils bondissent au dessus de la " fosse aux ours " sans sourciller, ils franchissent le mur de trois mètres de haut comme des enragés. On touche au sublime, blague dans le coin !

Un véritable miracle a frappé l'école de Rouffach. Ce ne sont plus des élèves récalcitrants, mais de vrais tarzans sous l'uniforme qui se déchaînent devant nos belles spectatrices, les ravissantes ambassadrices de la vieille province de l'est.

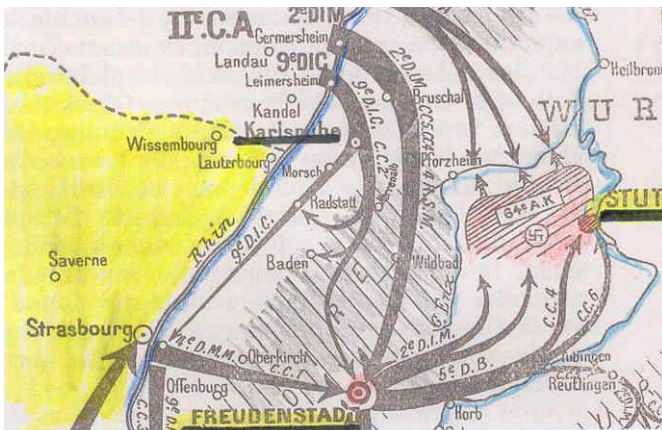
La deuxième surprise est moins réussie. A l'issue d'une journée harassante, nous sommes invités à rejoindre le théâtre en bois construit en hâte par les prisonniers de guerre. "Quesaco, yak yak" comme disaient mes fils quand ils étaient gamins (lire "Oumpapa" ancêtre d'Axtérix)? Le général paraît sur l'estrade et nous présente la troupe de la Comédie Française venue, paraît-il, apporter le salut affectueux de la Nation à son armée.

Notre troupe aura l'honneur et le plaisir de vous jouer la pièce de Paul Claudel, "Le soulier de satin "

Parmi les 5.000 clients de 18 à 20 printemps, qui donc connaît cet auteur? Paul Gandouët, oui, on connaît; Paul Claudel non! Les lumières, heureusement, s'éteignent. Vingt minutes plus tard, 4999 élèves sombrent dans un sommeil réparateur.

Le soulier de satin et le "Titanic", même destin !... Le grand plaisir du roi Jean n'a pas été partagé, c'est le moins qu'on puisse dire !

La troisième surprise intervient le 1^{er} Avril et ce n'est pas un poisson d'Avril. Convoqués au théâtre de l'école, les 5000 élèves attendent de nouveau le chef. Le chef arrive. Le chef sourit... longuement. Enfin, le Chef parle: " Vous m'avez donné beaucoup de joie et je vous en remercie. A mon tour je veux vous faire plaisir. Demain nous entrerons en Allemagne pour terminer la guerre. Vous allez connaître, avant vos colonels, le schéma des opérations".



Un officier tire les rideaux qui occultaient une immense carte de l'Allemagne du sud. Des flèches de couleurs franchissent le Rhin, d'autres perforent la Forêt Noire par le haut, par le bas, par le centre. Nous n'y comprenons rien mais c'est très excitant à examiner !

Le général reprend la parole :

" et maintenant vous avez une heure pour faire vos paquetages et embarquer dans les G.M.C. qui vous ramèneront dans vos régiments "

Effectivement, quand nous sortons du théâtre une longue file de G.M.C. s'est mise en place pour nous conduire vers nos nouveaux destins.

Grand-loup a du pot, on vient le chercher en jeep. C'est le carrosse du capitaine de Baulny, lequel me fait un royal cadeau en m'accueillant dans sa popote. Nous portons un toast au champagne avec tous ses officiers que j'admire sans réserve: le lieutenant de Sauveboeuf, le grand lieutenant de Buzonnières, le lieutenant Bonnafont, sans oublier les aspirants, Chevallier et Steph. de la Bigne.

Avant de passer à table, je prends la précaution de ranger mon magnifique fusil Springfield modèle 1917 dans un coin de la popote. Nous avons à peine avalé le potage qu'un motard se présente avec un pli urgent. Le capitaine de Baulny, après l'avoir lu, se lève et annonce: " **Le régiment franchira le Rhin demain. Départ immédiat!** "

Les mémoires de Grand-Loup.

J'embarque, au triple galop, dans une jeep qui me dépose dans mon escadron, à Drusenheim. Dans cette excitation tout à fait exceptionnelle, j'oublie le beau Springfield 1917 dans la popote du père de Baulny. Une semaine après l'armistice, un officier du matériel, particulièrement borné, refuse mon compte-rendu antitâté en me disant, narquois : " *vous l'avez perdu, vous le payerez, c'est la règle*". La "rabbia " de votre grand-père, je ne vous dis pas!

Cet énergumène a fait retenir 715 francs sur ma solde de juin 1945, mois au cours duquel je n'ai pas touché un centime. J'espère bien être le seul "couillon de combattant" de la première Armée à avoir payé son fusil, un flingue dont l'usage exclusif aura été de faire du "présentez, arme " !!!

Mon cher Grand-loup, il serait peut être temps d'ignorer tes petits problèmes avec les gars du matériel et te rappeler du vieux Corneille : "Rentre en toi-même, Grand- Loup, et cesse de te plaindre ".

La vraie question est celle-ci: **Quel bilan peut-on établir pour le stage de Rouffach?**

Certains de mes camarades, exaspérés par les excès de la discipline formelle en temps de guerre, ont condamné définitivement la méthode de Lattre. Beaucoup, et je suis de ceux-là, tout en critiquant les extravagances les plus marquées du Roi Jean, ont apprécié l'ambiance sportive, les occasions de se dépasser et le panache qu'ils ont trouvés à Rouffach.

Dans une certaine mesure, c'est la personnalité même du Roi Jean qui s'exprimait dans son école des cadres ainsi que dans le choix de sa devise : "Ne pas subir ". A notre niveau, il nous inspirait un sentiment fait, à la fois, de crainte et d'admiration. Concernant ce caractère d'exception, je vous invite à lire ce qu'en pensait l'un de ses adjoints directs, le général de Monsabert ("notes de guerre", véritable journal tenu chaque soir, qu'il n'a jamais voulu relire ni modifier) :

"Quel être étonnant, riche de rares qualités, d'antennes féminines, d'une passion chaleureuse et débordante et d'une cordialité théâtrale autant que communicative ..." (page 312)

Ancien de l'équipe du Général Juin pendant les glorieuses campagnes de Tunisie et d'Italie, Monsabert porte dans les pages suivantes de son journal des jugements plus sévères. Pour les jeunes lecteurs de ces lignes, il faut savoir que de Lattre, chef très exigeant, n'hésitait pas à imposer à ses deux adjoints, Monsabert et Bethouart, des réunions nocturnes et des déplacements de 300 à 400 kilomètres sur des routes enneigées. Le climat humain était sûrement plus serein auprès du père Juin !

L'une des meilleures peintures de ce personnage étonnant peut être trouvée dans le livre du général Yves Gras " La guerre d'Indochine" (page 369) : " de Lattre possédait au plus haut degré ce magnétisme qui subjugue et entraîne les hommes et qu'il faut sans doute attribuer à des qualités profondes et mystérieuses de l'esprit de Lattre s'imposait non pas en vertu de son rang et de son passé, mais par la force de son caractère et de son intelligence... Il était doué de dynamisme et d'imagination créatrice, deux qualités essentielles dont la synthèse est rare....Son éloquence chaude et convaincante lui assurait un prodigieux ascendant. Impétueux, tumultueux, infatigable, exigeant toujours l'effort maximum, ne souffrant aucune résistance, il était terrible à servir...etc, etc ..."

Et maintenant, il est temps que je reprenne la hache de guerre (coût: 715 F), pour aller combattre dans la Forêt Noire..... et même bien plus loin jusqu'au Tyrol ...Toujours sur les traces de ce coquin de Lassale, mon terrible compatriote de Metz.



Généraux Leclerc, De Lattre & Juin